

V.1 #5

TION REACTION REAC



JANVIER 1972

25¢

MAGAZINE
POPULAIRE

RÉACTION

UNIVERSITÉ
LAURENTIENNE
SUDBURY
ONTARIO

REACTION est le magazine officiel des étudiants de l'Université Laurentienne, Sudbury, Ont.

Les opinions exprimées sont celles de l'équipe, à moins d'indice contraire.

Les lettres anonymes ne peuvent être imprimées. Un pseudonyme est tout de même admissible.

La date limite pour la remise des articles (tapés ou écrits lisiblement, à double interligne) est le premier de chaque mois.

Les annonces devront être soumises au Bureau Central d'Annonces, Association Générale des étudiants, Université Laurentienne, Sudbury, Ont.

Notre bureau se situe au local L-221 et notre numéro de téléphone est 673-2808.

Rédactrice (non-officielle) du numéro de Janvier

Lise Emond

Coordinateurs (non-officiels)

Denis St. Jules

Denise Desautels

Photographe (officiel)

Gilles Leclair

Editorial.....	4
Le F.L.E.F.....	6
Descente du Parnasse.....	7
Création Collective.....	10
Mon Oncle Antoine.....	11
"L'Acadie, l'Acadie.....	12
Ballade d'un mort vivant.....	13
Libération.....	14
Le jury de l'école normale.....	15
Bureaucratie.....	17
Ura-Uropas...J'y vas s'tie.....	18
Echos du Sénat.....	20
Une saison à la Laurentienne.....	25
Chicanes de Clocher.....	26
Robert Paquette.....	29
Festival de Granby.....	30
Révélation du Nord.....	32
Mes Amis.....	33
L'Ecole de demain.....	35
Revue Laurentienne.....	37
Réforme Electorale.....	38
Le Libre-Echange.....	41
Rédaction.....	42

Tables des matières

MISE

AU

On a beaucoup dit, redit, médit, dédit sur le bilinguisme. Il est plus que temps de cesser de jouer aux plus fins de voir les choses en face et, de formuler une bonne fois pour toute sa propre opinion personnelle sur le sujet.

Que l'autorité suprême nous sorte n'importe que le bêtise avec le plus grand sérieux, nous en avons pris l'habitude depuis bien des années, mais en ce qui concerne le bilinguisme ou le bi-linguisme y a vraiment pas de quoi s'en taper le derrière par terre. Ce qui est risible chez le premier l'est d'autant plus chez le second.

Je m'explique: l'Université Laurentienne n'est que dite bilingue, c'est-à-dire qu'elle doit atteindre l'équivalence la plus viable pour deux cultures. En fait le bilinguisme de notre université n'est pas officiel puisqu'il n'est pas défini comme tel dans la charte de l'université. Et voilà que le plus sérieux des principes fondamentaux est ébranlé par une méconnaissance des mots. La langue française est pourtant une langue précisée...et encore faut-il bien la connaître, l'on découvre que bilinguisme et bi-linguisme n'ont plus la même signification. C'est peut-être là la découverte de l'année, découverte qui du reste ne change rien à rien, tout comme le bilinguisme ne changera jamais rien à rien.

C'est la réussite ou l'échec de ces universités dites bilingues qui doit indiquer les possibilités d'un bilinguisme provincial d'abord et national ensuite. Pour un rêve en couleurs s'en est tout un. L'Université Laurentienne a manqué son coup. Elle n'est pas plus bilingue que ces Anglais.

Si jamais l'ère de l'éveil réussit à vous atteindre avant que vous soyez engloutis d'un unilinguisme anglais, alors vous réfléchirez peut-être à un unilinguisme français. C'est la seule façon logique d'attaquer ce problème. Nous avons des écoles primaires françaises nous avons aussi nos écoles secondaires; ce qu'il nous faut maintenant c'est une université française, où le Français sera respecté et non torturé par un dit bilinguisme de quelque sorte.

Le Québec a en tout cas été logique avec les Anglais; ceux-ci ont des université où ils peuvent se sentir forts. L'université française ne ferait qu'assurer l'essor français. Où situerait-on cette université? Là où les environs seraient les plus favorables et propices à l'épanouissement de la culture canadienne-française.

Pourquoi ne pas cesser d'affaiblir nos effectifs alors que tous les étudiants qui veulent poursuivre leurs études en français pourraient être regroupés en une université unilingue française. C'est à mon avis, la seule façon pour les français de cesser d'être dupes et la seule façon pour les Anglais, d'être plus à l'aise en

POINT...

En effet, les étudiants français de l'Ontario devraient être dirigés par une administration française et une faculté française, non pas anglaise; cette dernière n'en connaîtra jamais les réels besoins.

Je ne suis pas anti-anglais, je suis plutôt anti-bilingue et ça c'est très justifiable. Alors qu'en Ontario il y a trois universités comptant des minorités méprisées qui ne reçoivent que des restes, il est plus que temps de faire une mise au point, et de s'unir en une majorité afin de satisfaire nos besoins ou tout au moins de les faire respectés.

Cependant, je sais que cet article ne reflète pas la pensée de tous les étudiants de la Laurentienne. Je serais très intéressée à connaître votre opinion personnelle à ce sujet. Ainsi, j'espère que cet article recevra des commentaires concrets du corps étudiant, et qu'on pourra les lire, dans Réaction...



Où peut-être est-ce déjà trop tard?...

A noter: Si jamais vous retrouvez le phénomène rare du non-pas dit bi-linguisme, mais du Bilinguisme comme tel, prière de le ramener au guichet des objets perdus. Il y aura récompense de la part du dit Comité du dit bi-linguisme.

Lise émond

LE F. L. E. F.

FRONT DE LIBERATION ETUDIANT FRANCOPHONE

TOUS LES ETUDIANTS FRANCOPHONES DE L'UNIVERSITE LAURENTIENNE
SOUCIEUX DE LA CAUSE DE LEUR PROPRE RACE
DESIREUX DE PROMOUVOIR LE FAIT FRANCOPHONE NORD-ONTARIEN
INQUIETS DE NE SE LAISSER PAS ECRASER PAR L' "INFAME"

SONT PRIES DE S'INSCRIRE AU MOUVEMENT DE LIBERATION ETUDIANT
FRANCOPHONE:

POUR UNE ACTION CONCRETE, ORGANISEE
A L'INTERIEUR MEME DE CETTE UNIVERSITE

-FRANCOPHONES:

DE GRACE NE PERMETTEZ PAS A SUDBURY
UN SECOND: "ACADIE, ACADIE"!

"CONTACT YOUR LOCAL AGENT:"

PROF. FERNAND DURAIS

DESENTE DU PARNASSE

OU

Visite farfelue aux écoles secondaires

Non, par seulement la parole. L'action concrète et concertée. Car il fallait survivre en dépit des coups de masses sur la tête et des budgets clairsemés; et quelques-uns firent comme Ti-coq le conquérant. Inutile de nous écraser mutuellement ni de nous flatter la bédaine. Il fallait passer à l'action et l'équipe s'est rassemblée devant l'édifice des Arts avant que de donner l'assaut aux écoles secondaires de la région de Sudbury (écoles francophones et anglophones). Un étudiant, un professeur, et un directeur, avec en valise la bombe, et en tête l'idée de vendre une marchandise dont le cours a drôlement baissé ces derniers temps. Forts de l'appui du syndicat des travailleurs de l'intelligence, nous nous rendons à l'école Confédération, dont le seul mérite confédérant est d'avoir un bon paquet de francophones à qui on enseigne en anglais, même la matière qui s'appelle French.

Surprise. Les contes de Guy de Maupassant, Phèdre, Camus l'étranger, et puis un texte de littérature canadienne-française dont j'oublie le nom. Les efforts sont grands. Les questions fusent. "Pourquoi pas de la littérature canadienne française dans vos programmes universitaires? Mais oui, nous en avons! Pas suffisant: dehors tout le reste, je veux ma littérature que je connais peu. L'Honneur le Devoir, je m'en fous. Aucun rapport avec ce que j'ai dans le cœur, moi." Puis la conversation tourne sur un cours combiné littérature française-

littérature canadienne française. Pas bête comme idée. Ops! dans la valise, avec la bombe (le cadran est fixé pour 10h. 43 et il est maintenant 10h.02). "Mon père ne demeure plus avec ma mère; ma soeur va avoir un enfant du cousin Paul; hier, l'hydro est venu couper le courant parce que ma mère avait bu le chèque du Welfare; j'ai brûlé le piston de mon ski-doo, et je travaille chez IGA pour changer le morceau; l'enfant de chienne fait des clins d'oeil à Marie." "L'histoire littéraire, n'est-ce-pas consiste en l'étude systématique de l'évolution des grands courants littéraires avec emphase sur la philosophie de chaque auteur, ses conceptions esthétiques et ses créations romanesques ou poétiques." Le professeur me dit qu'il n'ose plus corriger un étudiant qui fait une faute de français parce que l'étudiant lui a lancé un jour que ce n'était pas comme ça qu'il avait appris ça lui, et que ce n'était pas comme ça qu'on disait ça chez-lui.

Hanmer. Petites filles en costumes de majorettes près du bureau du directeur. Yeux vifs. L'étudiant qui nous accompagne me dit que ça pousse, ça pousse! Milieu francophone par excellence: sur les portes: garçons, filles, secrétariat, douches. Programmes? Agaguk, Ashini, le Survivant, etc. Tous les professeurs sont francophones, mêmes ceux qui enseignent l'anglais. "On les a battus dehors, à grands coups de sit-

in, de pétitions et de grèves." "Voici les annonces de la journée: le club de ballon-panier féminin aura une pratique immédiatement après la sortie des classes; invitation à tous les élèves qui aimeraient faire partie d'un club de photographie", etc.etc. (J'arrête le cadran de la bombe car on est trop bien ici, il ne faut pas que ça saute). "Notre programme d'étude tente d'améliorer deux points faibles chez nos élèves: l'expression orale et le français écrit. Nous utilisons une foule de moyens audio-visuels (je remarque l'équipement dispendieux sur une table; enfin, mes taxes servent à mes compatriotes et non plus au petit anglais), films canadiens, diapositives sur Montréal. Québec, la campagne du nord de l'Ontario, les troupes de théâtre qui viennent du Québec de temps en temps. Nous pensons instaurer un cours d'initiation à la linguistique." "N'est-ce pas un peu avancé pour eux? A l'Université, nous ne possédons pas encore ce genre de cours. Non, pas trop avancé. Ici, on parle français." (V.I.F.****)

Nous nous dirigeons ensuite sur le Sudbury High. A l'entrée, une affiche: General Office. Ouf! Ca change de ton. "Miss Hill, our french teacher will be with you in a minute." La voilà. "Bonjour, missieur, che suis hereuise de vous accueillir dedans notre école." Programme? Saint-Fxupéry, le Petit Prince (pauvre petit prince!) la petite poule d'eau, Guy de Maupassant (les cochons d'anglais prendre un auteur aussi salé et qui est mort de la syphilis.) Miss Hill balance ses hanches devant nos yeux au rythme des exercices de traduction et de transposition qu'elle fait

faire à ses grands de la treizième année. Je vous assure: pas un ne regardait dans son livre. Tout à coup, j'entends le cadran dans ma serviette. (Oui, continue, mon amour). "J'ai un chapeau. Je n'ai pas un chapeau." "Pas de chapeau, pas de chapeau, pas de chapeau." "Répétez." (élève anglophone)? "Je n'ai pas un chapeau". Miss Hill se fâche un peu, juste un petit peu. Grammar and composition. "When you have a verb with a preceding direct object, how do you spell the verb?" Et l'élève anglophone débobine sa règle. Plus tard. Nous prenons le café. "What is your program for english speaking students at Laurentian?" "L'histoire générale de la littérature française." "How exciting? Do you find our students better prepared than students from Copper Cliff High School?" La vieille compétition entre écoles. Devant nous passe la fanfare de l'école. Oumpa, oumpa, oumpa. "Nous n'enseignons pas la grammaire et la composition; l'étudiant peut soit suivre des cours de langue, soit s'inscrire dans la concentration en littérature française, avec le cours d'histoire générale de la littérature en première année." "How nice, how exciting!"

Nous devons quitter l'école. L'étudiant qui nous accompagne avait le nez fourré dans une case avec une étudiante qu'il semblait connaître. Plus tard, il nous dira qu'elle demeurait près de chez-lui.

Rayside. Entré majestueuse. "Bonjour messieurs, vous avez rendez-vous?" "Oui, avec M. Larivière." Il arrive; nous nous dirigeons vers son secteur. Ecole splendide,

UN NOUVEAU FILM DE CLAUDE JUTRA

"Mon oncle Antoine", nous dit Claude Jutra, "c'est le film que j'aurais voulu pouvoir faire quand j'avais vingt ans." Ce qu'il entend sans doute par là, c'est que, pour la première fois de sa carrière pourtant fructueuse, il a eu à sa disposition tous les moyens conventionnels nécessaires à un grand film: budget, couleur, techniciens et distribution de prestige.

Le scénario de ce film, qui prendra bientôt l'affiche, est né d'une idée de Clément Perron, que Claude Jutra a acceptée d'emblée et qu'ils ont développée ensemble. Tantôt drôle, tantôt dramatique, l'action se déroule dans une petite ville minière au cours des années 40 et raconte le grand moment de la vie d'un adolescent, Benoît, celui où il entre soudain en contact avec la mort, avec la solitude et avec la vie.

C'est à Black Lake, petite ville située au coeur de la région de l'amiante que le tournage a été réalisé. C'est là également que Claude Jutra a découvert deux des principaux interprètes de son film, Jacques Gagnon et Lyne Champagne, qui jouent respectivement le rôle de Benoît et celui de la jeune fille avec qui il fait un premier apprentissage de l'amour. Jean Duceppe tient le rôle-titre: personnage haut en couleur et bien de chez nous, l'oncle Antoine est à la fois marchand général et embaumeur. La distribution est complétée par Olivette Thibault, Hélène Loïselle, Lionel Villeneuve, Monique Mercure, Claude Jutra lui-même (il se rappelle qu'il a été comédien, dès l'âge de huit ans), et par d'autres comédiens chevronnés. Le film est une production de Marc Beaudet pour l'ONF, Jean Cousineau a écrit la musique et Michel Brault est l'auteur des images.



Claude Jutra, Jean Duceppe et Olivette Thibault dans "Mon oncle Antoine"

L'Acadie, l'Acadie

Quelques appels de protestation

Le film était attendu, certes, mais personne ne se doutait qu'il s'agissait d'un véritable long métrage qui prendrait l'allure d'un réquisitoire, voire d'une manifeste indépendantiste.

Sitôt après la présentation de ce document de deux heures, en remplacement du hockey, au réseau français de Radio-Canada, les appels téléphoniques fusèrent.

Plus d'une centaine se déclareraient favorables au film de Pierre Perrault, tandis qu'une quinzaine de personnes protestaient, déclarant que c'était faire mousser le séparatisme que de montrer de telles choses au réseau d'Etat.

Renseignement pris, Radio-Canada a accepté de diffuser sur ses ondes ce film de l'Office national du film en se déclarant "conscient que c'est un document loin d'être serein" mais qu'il est réaliste, qu'il présente un problème concret de jeunes Canadiens minoritaires à la recherche de la vérité.

Grosso modo, le long métrage raconte la guérilla qu'ont dû livrer les étudiants de l'unique université française du Nouveau-Brunswick pour parler français à l'hôtel de ville, pour recevoir des subventions proportionnelles à leur population qui est maintenant de 45 p. 100 dans cette province.

Brimés par le maire Jones, francophobe de longue date, acablés par les autorités de l'institution qui se révèlent une créature du gouvernement, ce n'est pas qu'à l'université que les francophones subissent le joug des Anglais qui rient d'eux carrément, invoquent la Conquête, défendent aux vieillards de Moncton de parler français hors de leur chambre quand ceux-ci vivent dans un foyer qui leur est exclusif.

Finalement, c'est en 1968, une nouvelle dispersion des Acadiens! La grève des étudiants prend fin, F.E. Trudeau cite Moncton comme modèle de compréhension entre les francophones et anglophones, et, comble de l'ironie, reçoit un diplôme honoris causa de cette université.

La faculté de sociologie, trop politisée au goût des autorités ferme ses portes; 30 étudiants sont renvoyés, et les Acadiens fuient cette Acadie en trains, autobus, avions bref la nouvelle dispersion se fait "à la moderne".

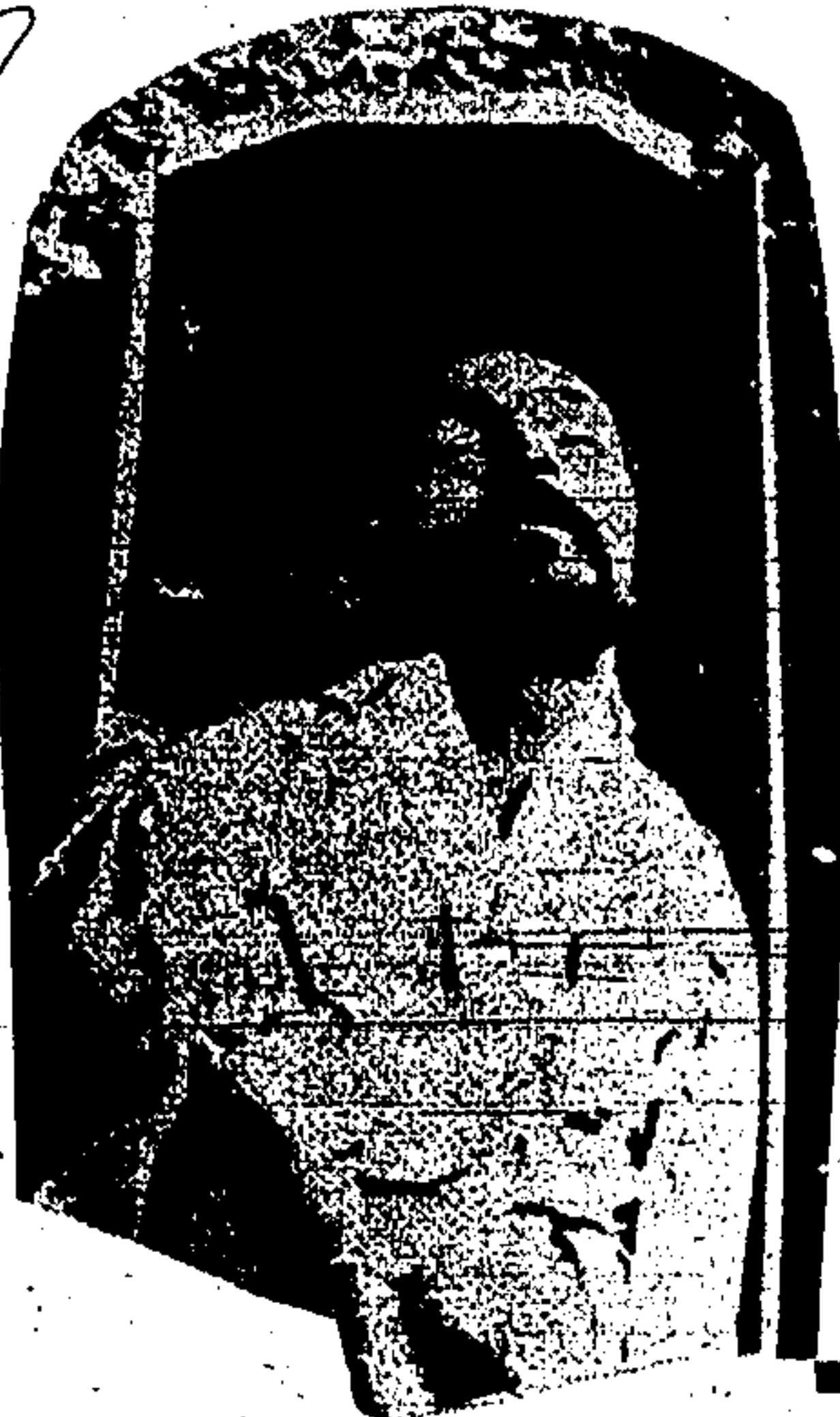
Même si le maire de Moncton avait demandé une injonction pour empêcher que le film soit montré au Nouveau-Brunswick, il l'a été à la grandeur du Canada francophone. Mais il y a pis pour le maire Jones: le film sera bientôt présenté au réseau anglais de Radio-Canada. Aucune date n'est fixée, mais c'est une certitude.

Quant à ceux qui ont manqué ce long métrage à forte saveur indépendantiste, ils pourront se consoler en allant le voir au cinéma, ou en attendant une reprise, car, au réseau français, l'on étudie cette possibilité, étant donné la valeur documentaire du long métrage de Perrault et Brault.

Ballade d'un Mort Vivant

Viens vers moi charogne,
Je veux te posséder.
Pourquoi attendrais-je
Le temps de demain.
Hier n'est plus; aujourd'hui
Ici en ce moment même,
Laisse-moi t'aimer.

Ne me refuse pas la main,
Maudite putain; mes reins
Sont les tiens.
Nous pourrissons tous les deux
Vers le même chemin.
Attendre pour demain tuerait
Notre maintenant.



Je goûte à toi, je te
Vois devant moi;
Enfant que tu es.
Laisse ces jouets charnels
Et viens avec ton essence spirituelle
Dans ce tombeau éternel.

Je me décompose; ta carcasse
M'éventre, me déchire au cœur.
Possessive est la terre, va
Libre vers la mer, donne-toi à elle
Reste à moi, source que je suis.

Continuons cette union, la marée
Est basse, montons vers les cieux.
Purifions cet extase en brûlant
Ces déchets qui nous emprisonnent
Tous les deux.

Recommençons cet acte, sachant
Maintenant qui tu es.
Avance vers moi, ne crains
Point ce que je suis.
Dans ce lieu, ici même
Où ni loup, ni vautour
Ne pourra nous broyer.

Le croque-mort

Libération

La famille canadienne-française qu'elle ait été matriarcale ou patriarcale a présenté une structure d'autorité. Le père ou la mère selon le cas représentait une figure autoritaire dont les prérogatives étaient indiscutables et parfois même terrorisantes.

Le système scolaire n'était qu'une répétition péjorative du système familial. Ceux qui ont fréquenté les couvents et collèges comprennent ce que je veux dire. La liberté de parole y était exclue, même la liberté de pensée. En effet, tout était imposé et notre seul choix se limitait à obéir. Ce n'était pas là la liberté. On pensait pour nous. On ne nous apprenait pas à penser et encore moins à être libre, surtout pas.

Liberté était un mot tabou prononcé avec grand secret et quand il l'était, sa signification se bornait simplement à être l'obéissance. Notre vie depuis le lever où l'on se rendait en masse pour ne point dire en troupeau à la messe jusqu'à la fin de la période d'étude, était réglée, comptée, minutée, secondée.....

Je n'aborderai pas ici le pouvoir presque dictatorial des curés de paroisse.

Heureusement nous sommes sortis de cet abrutissement, nous avons fait éclater les chaînes, nous avons appris la liberté, nous contestons l'autorité déraisonnable.

Cependant, même si nous refusons d'obéir sans comprendre, si nous choisissons d'obéir plutôt de suivre bêtement, bêlement comme des moutons, nous n'assumons pas complètement cette liberté.

Nous sommes toujours emprisonnés dans cette idée que l'autorité ayant des pouvoirs doit faire quelque chose, quelque chose pour nous. Nous croyons que l'université nous doit ceci ou cela, qu'elle doit défendre nos intérêts. Nous croyons que le Département de Français aurait dû être le centre de la culture

française à l'université. C'est vrai, mais tout ceci reflète que nous attendons quelque chose de ceux qui sont en place. En ce sens, nous croyons encore à l'autorité, nous en attendons, nous en exigeons quelque chose.

Nous n'avons pas encore compris que nous sommes les seuls à pouvoir agir, à prendre en main ce que nous voulons. Personne ne peut rien faire sauf nous-mêmes. On doit se dire que si on ne le fait pas, personne le fera. Le bilinguisme n'existera pas dans l'université à cause d'un comité ou à cause de l'administration.

Quand on vient me dire: que le Québec se sépare et ça va nous aider, nous les Franco-Ontariens, je n'en crois rien. La Libération du Québec ne pourra qu'aider le Québec. Le

No veau Brunswick, le Manitoba et l'Ontario pourront dire BRAVO, mais ça ne changera rien à leur condition; ils auront à se réaliser eux-mêmes. Tout ce qui peut changer la situation du Franco-Ontarien c'est le Franco-Ontarien lui-même et ce, s'il le veut bien. Personne d'autre que lui en a le pouvoir. Il est temps de réaliser que c'est nous et nous seuls qui sommes responsables de ce que nous serons. Ni le gouvernement, ni l'université, ni le Québec viendront assumer notre pouvoir et réaliser nos désirs.

Nous avons fait sauter les chaînes, c'est un grand pas, mais ce n'est qu'un pas. Ne restons pas ridiculement béats à côté d'un boulet dont nous sommes enfin libérés.

Denise Desautels

Le jury de l'Ecole Normale

Dans mon dernier article que j'avais écrit dans un élan de colère, j'avais oublié certains détails qui ne manqueront point, j'en suis convaincu, de vous mettre en "beau crisse" contre l'administration de l'Ecole Normale de Sudbury.

Il s'agit de deux cas de rejet. Vous direz, "ça arrive partout, même dans les meilleures écoles"; mais les circonstances de ces rejets sont tout à fait particulières.

Le 25 octobre, elle se fait dire, non par le directeur lui-même, mais par sa secrétaire (il faut croire que quelqu'un manquait de courage) qu'elle ne pouvait plus continuer à l'Ecole Normale parce qu'elle avait échoué son anglais. Malgré les insistances pour voir le très révérend Martineau afin d'arriver à un accommodement quelconque (qui était d'ailleurs très possible) celui-ci refusait toujours de la voir. On aurait pu lui faire passer un test d'Anglais comme on faisait à ceux qui n'avaient pas leur Anglais de 13e année. Pourquoi a-t-on fait ici une exception? Remarquez bien la date du rejet - le 25 octobre. On a pris trois mois.

Premier cas: Il s'agissait d'une jeune femme qui venait tout justement de terminer sa première année d'université (donc mieux qualifiée que ceux qui sortent directement de l'école secondaire). Elle avait cependant échoué son cours d'Anglais (46%) mais puisqu'elle était québécoise, 46% représentait tout de même un résultat passablement valable (n'oubliez pas que ce cours était English 16- (Canadian Literature) que même certains anglophones n'ont pu réussir. pour étudier le dossier de la jeune femme en question et décider qu'elle ne devait plus continuer. Elle ne pouvait plus rien faire - trop tard pour s'inscrire à l'université, une année perdue enfin.

Le deuxième cas est encore plus sérieux. Il s'agissait cette fois d'une jeune femme, mère d'un enfant, qui avait travaillé pendant toute l'année avant de s'inscrire afin

d'épargner assez d'argent et prendre les cours qu'il lui fallait. Elle aussi avait échoué un cours (Histoire) dont elle n'avait pas encore fait la reprise mais qui devait se faire très bientôt après le 25 octobre.

Elle subit le même sort: rejet sans aucune considération de la part du directeur. Il ne voulait même pas attendre qu'elle ait fait sa reprise.

Dans les deux cas, les filles étaient prêtes à suivre des cours du soir et elle l'ont d'ailleurs fait savoir. Mais, il n'y avait rien à faire - le rejet était définitif.

Le point que je veux faire vous est sans doute évident. On ne prend pas trois ou quatre mois pour étudier un dossier et surtout on ne renvoie personne à une date si tard dans l'année alors qu'un accommodement est possible. Il n'y a aucune justification pour ce qu'on a fait à ces jeunes femmes le 25 octobre.

Il est malheureux que nous n'ayons pas pu réagir au bon moment.

D'après ce que j'ai entendu dire, on peut se faire mettre à la porte si on prend une dépression nerveuse. Gare à vous les écoeurés (je m'adresse ici à au moins la moitié des élèves) ne prenez pas de dépression. On doit avoir hâte d'en fourrer encore quelques-uns dehors. On cherche seulement des prétextes.

P.S. J'ai eu des échos intéressants de mon article de l'édition de décembre mais la plus intéressante est la suivante.

Puisque j'ai attaqué l'administration de l'Ecole Normale, elle ne veut plus participer au carnaval de l'Université ("c'est-y d'valeur").

"Toé tu m'appelles des noms, moé je jouerai pas avec toé" - Illustration des plus frappants des enfantillages de l'Ecole Normale.

un "révolutionnaire plus
autré que jamais"



La Bureaucratie

Un étudiant de 22 ans enjambe le balcon du 12e étage et se précipite dans le vide. Il s'écrase sur le trottoir. Ce geste de désespoir aurait été causé par la lenteur à venir d'une bourse qui devait lui permettre de continuer ses études.

Autrefois, on se suicidait pour des peines d'amour: de nos jours on se supprime la vie pour des ennuis d'argent. Il n'y a pas si longtemps, c'étaient les riches qui se suicidaient lorsqu'ils étaient ruinés, maintenant ce sont les petites gens qui mettent fin à leurs jours parce qu'ils ne peuvent plus faire face à la musique. Notre société est de plus en plus écrasante pour l'individu, de plus en plus exigeante, de plus en plus traumatisante, la bureaucratie gouvernementale, elle, est de plus en plus odieuse envers l'individu par ses tracasseries.

La bureaucratie, c'est la plaie de l'époque, s'est le cancer qui ronge aussi bien les pays socialistes que les pays capitalistes. C'est l'omniprésence du fonctionnaire jusqu'à celui du haut fonctionnaire. Il suffit qu'un papier s'égare, se perde ou ait du retard c'est alors la vie d'un homme qui peut en dépendre.

Plaie d'argent n'est pas mortelle, dit un vieux dicton. Hélas plus de nos jours, plus dans notre société de surabondance! Le dénuement ne peut plus être dans une société où tout est à la portée de celui qui a de l'argent. En avoir ou ne pas en avoir, tout est là.

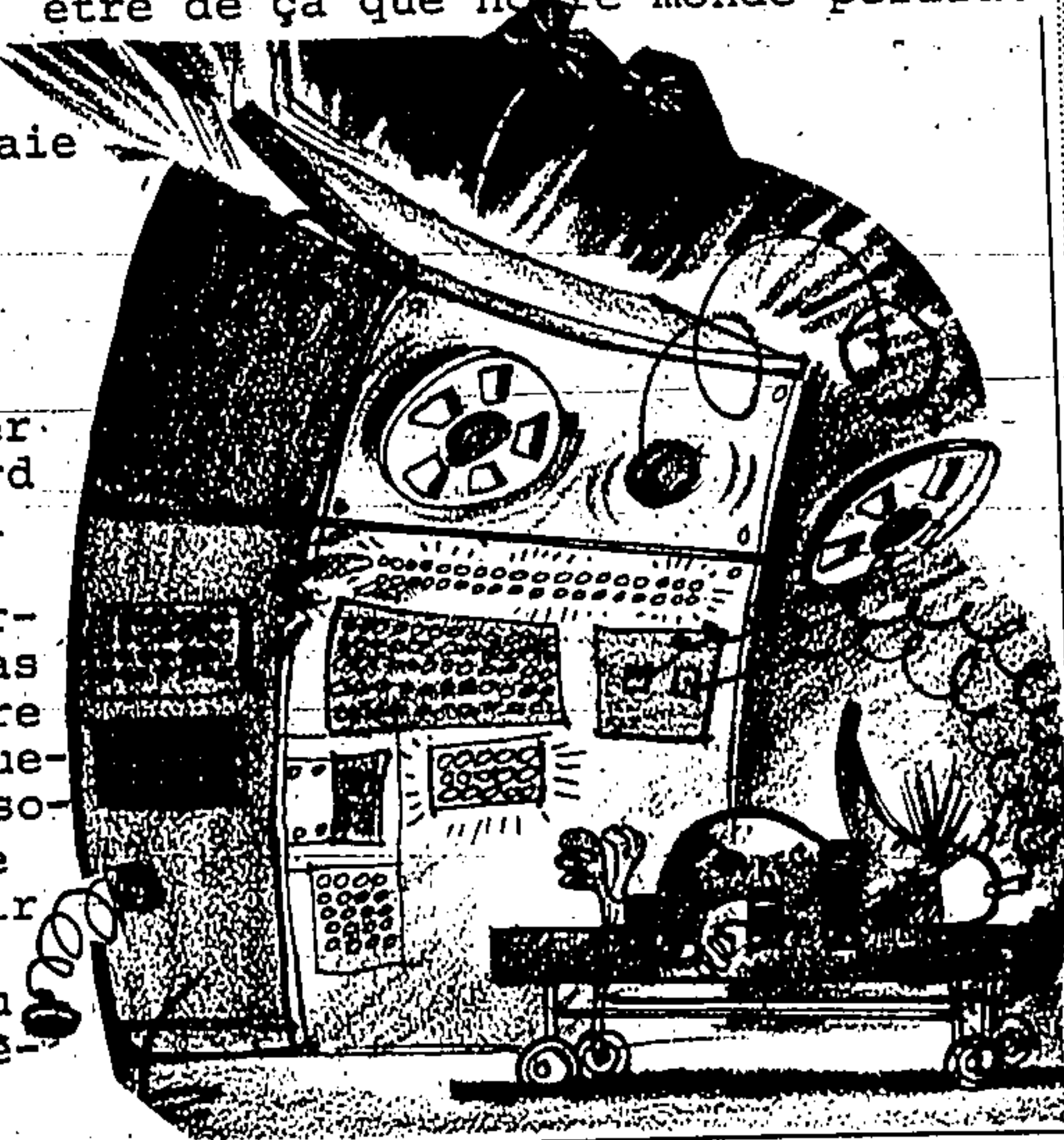
A l'ère de l'ordinateur, peu de ministères ont adopté ce système de l'automation qui pourrait

alléger le fardeau du contribuable et l'aider à simplifier ses rapports avec les services gouvernementaux.

Bien au contraire plus le contribuable paye d'impôts, plus nos gouvernements multiplient les ministères-fantômes, les organismes, les postes, au point que dans 10 ou 20 ans, il y aura autant de fonctionnaires au Canada qu'il y aura de personnes productives.

A cause d'une mauvaise conception de l'assurance-maladie dans le Québec leurs médecins sont devenus des fonctionnaires. Chez certains spécialistes il paraît qu'il est impossible aux gens d'avoir un rendez-vous avant 3 ou 6 mois. Pourquoi travaillez 55 heures quand on peut en faire autant en 36 heures?

La bureaucratie, c'est peut-être de ça que notre monde périra.



Uro Uropas

- le nouveau bag du campus
- le dernier cri de la Laurentienne
- le premier gros pet de l'année!

Couloirs, Réaction, Orientation, Cafétéria, mura, planchers, plafonds, tout devient féerie immatérielle, tout est emporté par le dernier courant et tel un cyclone dévastateur, l'Europe a embobiné certains de nos corps errants.

"Quand pars-tu?" "Le 22 j'ai reçu mes papiers, pis tant qu'au passeport pas de problèmes, un voyage à Toronto pis tout est réglé".

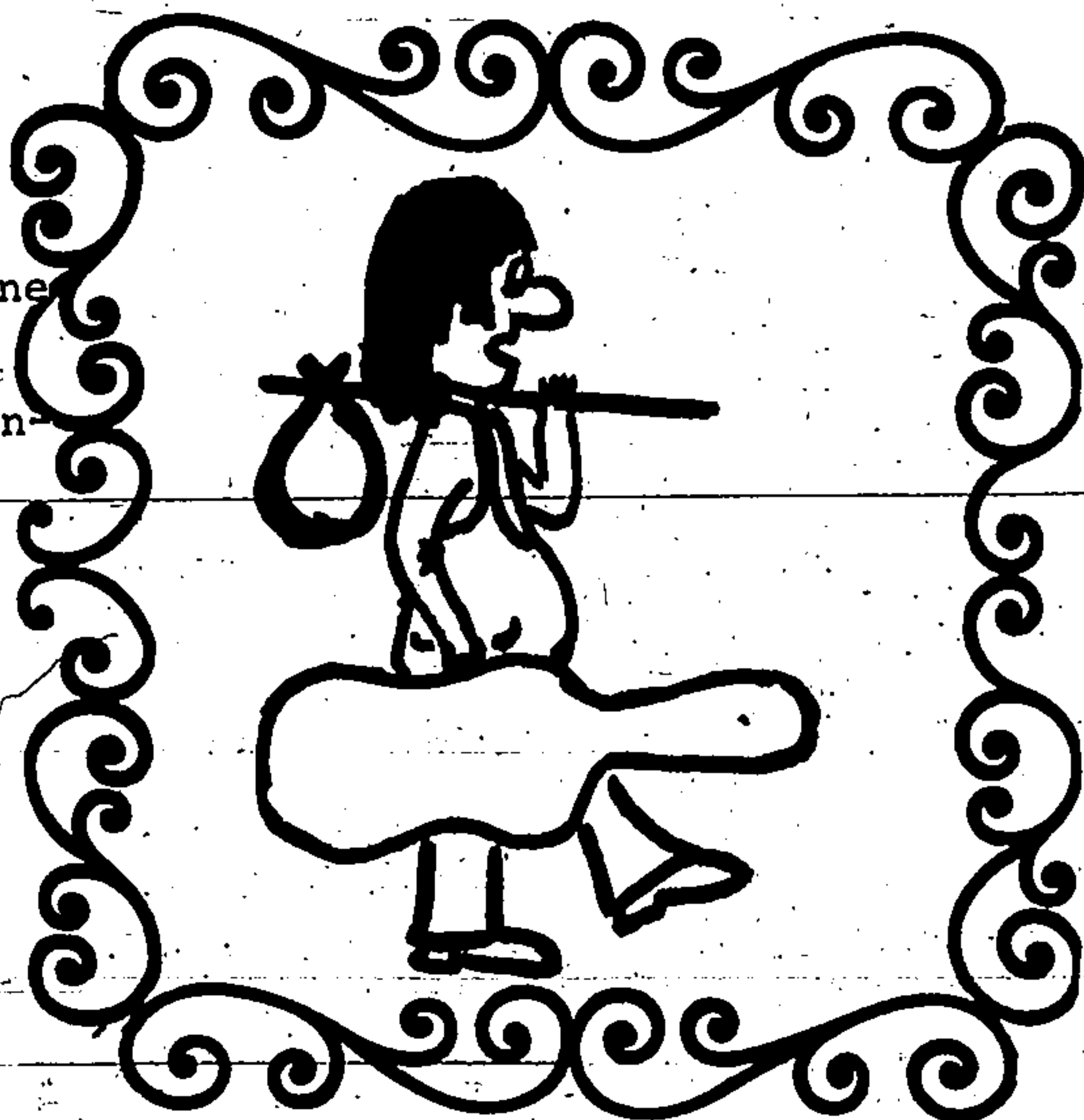
"Bon ça y est c'est décidé s'tie j'pars moé aussi j'pars. "Wo Wo! pas si vite. As-tu du foin au moins?" Ben crime qu'es-ce tu pense les bourses ça meilleure patente qui ont jamais inventé. Pis à part ça c'est pas à la Laurentienne qu'on s'éduquent, en Europe au moins on va apprendre quetchose, on va p't'être finir par comprendre pourquoi qu'on s'est toujours faite fourrer par un certain département ça c'est si on finit pas par s'faire fourrer par toute la France."

"Bon c'est ça sacrez donc tout votre camp! Comme si y en avait pas d'autres pour vous remplacés, vous autres

J'y

vas

s'tie



les irremplaçables. Un jour sans rédacteur ça marche d'habitude, un Grand Nord sans son étoile j'te dis que ça c'est brillant! Oh y a pas dire on a toute pis quand j'dis toute j'veux dire toute pour nous autres".

On n'a pas un assez vaste pays?? C'est si dégueulasse que ça chez-nous? Peut-être est-ce un peu de tout un amalgame de de rêves, de désirs, de curiosité et d'écœurement d'ici?

Pourquoi les plus actifs, les plus engagés qu'est-ce qui les appellent là-bas quand il y a tant à faire ici?

Enfin quelles que soient les raisons valables ou non si l'Europe est gain pour vous, c'est une perte pour nous. C'est avec amertume et envie dans les tripes que l'on vous dit PROFITEZ-EN!

L'équipe.

Le S E N A T



Mis à NU

Echos

ECHOS

Echos

1. "What's wrong with Senate?"
On est bilingue, ou on ne
l'est pas, non!

J'aurais plutôt dû commencer cet article par la question suivante: "Is there really anything wrong with Senate?" - Ou est-ce tout simplement moi qui comprend mal la situation, ainsi que d'aucuns me l'ont laissé à entendre? Je dramatiserais tout. Je percevrais mal la situation. J'interprète mal les faits; je les déforme. Non-malicieusement, s'empresse-t-on de me me rassurer. Mais, voilà: ça ne fait pas assez longtemps que je vis dans le milieu pour bien l'évaluer. Décidément, je suis bien mal fait, moi pauvre petit québécois qui ne me sens nulle part chez moi: ni en France, pour être plus Français depuis longtemps; ni au Canada, pour ne me sentir de vocation aucune. "a mari usque ad mare"; ni parmi mes cousins francophones nord-ontariens, qui commencent à me reprocher d'être..., ma foi!, d'être ce que je suis: QUEBECOIS petit bâtard d'aucune race, orphelin de toutes les appartenances du monde, sans identité, sans histoire, sans culture... et peut-être sans lettres! Merde, que je suis à plaindre, Ti-Coq mon frère, mon ami!

2. En fait, qu'est-ce que c'est qu'un Canadien français? Ca vaut-y la peine d'être, ou d'exister, un Québécois? C'a-t-y le droit de vivre? Peut-être au fond, ai-je honte, terriblement honte d'être ce que je suis? Je parle mal, on me l'a assez répété, oh dieux immortels soyez mes témoins (aurait peut-être écrit Victor, l'Hugo j'veux dire: c'est-y d'valeur d'être "épas" (oui, tu le prouves assez) comme ça, disait ma tante, la grande pim-bêche). Je me tiens encore plus mal. J'sus mal habillé. J'sais pas manger. Maudit! ma foi, tout est mal en moi. Je suis mal, le mal, insignifiant grossier et vulgaire. Colon, pis habitant: c'est bien moi, ça. - J'ai trouvé. Eurêka! Je suis Le Colon et l'Habitant, le Sauvage: those bastard savages, m'a-t-on fait savoir de Toronto en octobre 1970, date honteuse de mon histoire, pire encore, encore plus laide que 1837-1838. Trudeau s'est pas gêné pour me le dire une fois de plus (mais ces phrases mêmes ne prouvent-elles pas à l'évidence aveuglante combien je suis "mau-

vaïse tête" et à quel point je fais du "mauvais esprit", (celui des Indiens j'imagine).
 - Non, mais mon cher, c'est vraiment peu élégant et désolant, tout de même, ton petit ton pleurnichard: c'est indigne de la FACULTE, - on veut peut-être dire de la faculté ratiocinante!?!... - Maudit, que j'ai mauvaise volonté, et que je suis pervers, et, dirait Gide: faut-il me répéter!, que je suis mal fait, non mais vraiment mal fait.

3. Les ANGLAIS, eux... Eux, je les envie. Ils sont si "messieurs", "gentlemen". Toujours bien mis. Polis avec cela. Des belles, des bonnes manières. Pis, ils savent si bien parler... si bien, tiens par exemple qu'ils finissent toujours par triompher au Sénat. Au Sénat d'Ottawa, j'entends bien. - Tiens encore: ils peuvent étrangler quelqu'un - mettons n'importe qui... les Boers par exemple - avec des gants blancs, et il n'y paraîtra pas: leurs gants seront aussi blancs avant qu'après... pas une "tâche" de

4. C'est ça, au Sénat. J'ai honte devant eux. Je me sens timide, désarmé. Je ne puis parler "leur langage". Moé, le parlementarisme britannique, que veux-tu!... j viens des bois, mon père, à moé, i venâ du 13e rang: y'êtâ le treizième enfant d'une famille de 13 enfants: ça aide pas beaucoup, ça, tu sais. Quand l'Père disait oui, ça voulait dire oui; pis quand y disait non, ben ça voulait dire non: que veux-tu faire avec ça au Sénat! C'est ben compliqué, les loâs du Sénat. D'abord, il faut savoir qu'on ne doit pas se présenter là pas préparé: les combines, c'est important ça, tu sais. - Pis, d'ailleurs,

j'ai pas à me plaindre: y faut que j'sois fair: on me traduit tout. C'est pas chic, ça, non!

Puis, j'imite trop Yvon Deschamps ici: ça non plus c'est pas fair.

Moé, au Sénat, quand j'aimerais faire passer quelque chose pour mes compatriotes, - disons par exemple des Humanités ou du Département de Français - j'sais pas comment j'm'prends: mais c'est jamais mon tour; j'sus toujours hors d'ordre; j'expose mal mes affaires. Pis, on passe... j't'dis qu'on passe vite ... "Totally irrelevant", c'est comme ça, j'pense, qu'y disent.

Eux, quand ils veulent faire voter quelque chose - chacun pour son département - tu devras les voir patiner: du patinage de fantaisie, t'en aurais plein les yeux. Non: mais c'est vraiment beau "dé" voir.

Moé, j'sus tout esbaudi (ma grand'mère aimâ ben ça ce mot-là). Mais tu devrais les voir là, quand leurs plus profonds intérêts sont en jeu: wow! j't'dis qu'y a pas une partie de Canadiens qui vaut ça. A

Moé, je am
français et I think
et parler French, and
je crois that...



chaque coup, le "poc" rentre! - Moé, comprends-tu: tou va si vite, et si vite one way, que j' comprends pus rien: mais, eux, dans les procédures, y semblent te voir venir ça de loin: moé, j'sus tout fourré. -Maudit, que j'sus sans-dessein!! J'm' abstiens toujours: toujours, aussi, je me fais dans les deux camps des ennemis. Parce qu'y paraît que s'abstenir, c'est voter contre. Moé, évidemment, j'comprenais ça autrement: mais y paraît itou que j'm'trompe! Non mais on est-y assez épas, nous les Canayens! si mon père m'avait seulement élevé comme du monde itou: mais non, i'étâ dans ce temps-lâ bûcheron pour une grande compagnie moitié-anglaise moitié-américaine, qu'y m'a dit: L'éducation ça compte, mon fils: c'est ben pour ça que j'sus icitte, comme vous voyez.

5. Pis, tu voés ben. Je prends le fil. La boule aussi, peut-être. Peut-être ben que j'devras retourner dans les bois, ou comme j'ai vu l'autre soir à tv au Québec: ça pue lâ, y fait chaud pis on est ben: c'tâ bon ce film-lâ. Ca s'appelâ ...attends une minute...ça s'appelait, ben oui: L'Acady, L'Acady. - L'Acadye, tu te demandes ce que c'est. Ben ça m'a paru un peu -j'voudrà tout d'même pas insulter les gens de la place - mais un peu comme disons Sudbury. Un détail, une bagatelle, â dit la fille à fin du "court-métrage", qu'on a dit à la tv.

Mais c'est drôle en!, mais j'vas t'faire une confidence (toé ma grand'gueule, si t'as répète, j't'fourre mon pied tu sais où, en!): mais moé lâ, j'ai l'impression qu'on me comprend pas du tout' au Sénat. Non: j't' dis on sait pas ce que c'est que d'être un "canayen pea-soup": c'pas drôle, ça tu sais:

c'est comme les Américains blancs. I savent pas eux ce que c'est que d'être dans la peau d'un nègre noir: pis y'n'a des Américains au Sénat. Pis i'a pis que ça: ça paraît pas les badrer beaucoup de pas savoir ce que c'est qu'un canayen. J't'assure que ça leur foule pas la rate, pas plus que le rate-lier. Après tout, on est une race inférieure. D'ailleurs je les blâme pas, tu sais. Moé non plus, j'sais pas, j'sais pus c'que c'est que d'être canayen. Ca fait longtemps que les Québécois ne savent plus ce que c'est que d'être Canadiens. Mais Trudeau, pis Gérard (Pelletier), eux y semblent pas comprendre ça: j'l'sais ben, moé: j'ai envoyé une lettre à Gérard. Y m'a répondu par Son Secrétaire: haie un secrétaire, toé, tu vois ça: wow! Pis son Secrétaire, lui m'a répondu poliment: c'tâ si poli que j'ai rien compris. Alors, moé beau fin, voyant ça, j'y'ai demandé un rendez-vous, pour la Cause, que j'lui disais. Y m'a pus répondu. On demande pas un rendez-vous comme ça à un Ministre d'Ottawa: es-tu fou toé casqu'!



Pis...pis...j'sais pus. J't' l'ai dit. J'pense que je m'en vas retourner dans les bois, vers les Sauvages. Avec ma pipe. Mon canot. Ma grosse chemise à carreaux rouges, avec mes bretelles. Pis avec mes chansons: A la Claire Fontaine. J'ai ben peur, Ti-Casqu', qu'y a pus d'place pour nous: Les Indiens, les Noirs, les Canayens, en Amérique. On est dépassé: avec toutes ces techniques, ces Doctorats, ces sciences. Non, j't'dis: on est fini. Y sont plus fins que nous: y sont si savants, si savants... tiens qu'ils nous ont étudiés par exemple - avec des chiffres, des sociométries, y paraît, pis ben mieux, avec des Statistiques - pis y savent mieux que nous qui nous somees, pis notre propre histoire: j't'dis moé: i sortent ça, ta propre histoire avec toutes les dates, tous les noms... que j'ai eu honte, moé. Moé, j'les connaissais pas tous ces gars-là de mon histoire. C'étaient les grands-pères, les aïeux... Tiens, je te gage qu'ils ont hâte qu'on existe pus pour pouvoir ben parler de nous - comme des Sauvages - dans des gros livres de thèses de Doctorats.

6. Tu vois. J'sus censé d'être un prof icitte. Pis j'parle comme ça. J't'dis moé qu'y vont se fâcher, avoir honte de moé, pis me mettre à porte. Mais, au fond, y ont raison: je ne mérite pas d'être icitte, comme nulle part d'ailleurs; j'sus pas qualifié. Je me sens toujours coupable. Pis j'ai honte. J'pense que j'vas partir vers la Baie James... vers les Sauvages, peut-être ben qu'i m'faudra aller jusqu'aux esquimaux pour qu'on m'rejoigne pas. J'vas partir avec ma pipe,

mon canot, mes bas de laine, ma soupe au "poix" (j'pense qu'au icitte prend un x, j'pas sûr). Pis surtout avec mes chansons: ça du moins, y l'auront pus. C'est pas poli d'emmerder le monde comme ça: ma mère me l'a déjà dit.

7. Non, mais, Fernand, vraiment tu ne crois pas que tu es allé trop loin. C'est inutile. Inutilement agressif. Et peut-être grossier. Tu te mets tout le monde à dos, en agissant ainsi. Ici, dans le Nord de l'Ontario, voilà longtemps qu'on a résorbé cette inutile haine que les Québécois, puérils et infantiles en cela, nourrissent contre... contre les Anglais, contre les Américains, contre le capitalisme, contre le Canada... ma foi, contre tout. C'est ridicule à la fin, non! - Puis tu oublies, et ce n'est pas à ton honneur, que beaucoup plus de gens que ton imagination, un peu trop tendue et tragique ne te le suggère, beaucoup plus de gens nous estiment et nous veulent vraiment du bien. Puis tu emploies un langage inutilement - encore une fois - et faussement "canayen", ça fait tout de même longtemps que c'est dépassé ça. Puis, ici, nous préférons bien nous entendre, marcher la main dans la main et collaborer. Vous autres, Québécois, vous devenez de jour en jour plus impossibles et peut-être, qu'on me passe le mot: irréalistes. Ce n'est certainement pas la manière ici de comprendre la situation, d'y réagir, non plus que de se comporter. Et à continuer ainsi, à persister peut-être au bout du compte avec quelque mauvaise foi dans tes illusions, tu nous fais plus de tort que de bien et tu t'en fais certainement à toi-même. A quoi bon, alors?.....

8. Je ne sais plus. Je ne sais plus.

FERNAND DORAIS, PROF.

P.S.: Pis, les étudiants, me diras-tu?

Parlons-en des étudiants. J't' dis qu'y m'aiment pas beaucoup: les anglophones, parce que je ne parle pas Français; les francophones, parce que je parle québécois! Allez vous y comprendre. -Jamâ, moé, un étudiant é v'nu m'voière: pis dire qu'y en a qui pensent que j'pompe les étudiants par derrière, alors que d'autres cré que j'sus hypocrite et prends pour les profs contre les étudiants pis d'autres profs.

-Non: les étudiants nous arrivent à moé, de la Sociologie, pis de l'Histoire, pis m'disent que je trahis ma job au Département de Français. Evidemment, pendant ce temps-là, la Sociologie pis l'Histoire, eux autres, y ont la paix! pis le Sénat aussi! pis les Anglais aussi, qui ne demandent pas mieux qu'on s'entregorge entre nous. Non sais-tu, je crois que moé icitte (j'ose pas trop le dire: j'ai besoin d'ma job; y vont m'dire: si ça fa pas ton affaire, Fernand, tu peux toujours sacrer ton camp tu sais: le pis c'est qu'y ont raison!), moé donc icitte j'commence à croire que tout ce qu'on veut de moé, c'est de voter dans les Comités où on m'piche, pour le bon côté (d'ailleurs ça fait ben d'avoir un québécois dans un comité: s'il rouspette pis si ça fait tout à coup notre affaire qu'il rouspette, on peut toujours le pousser de l'avant pour défaire une motion,

non): mais c'est difficile à découvrir le bon côté; pour quoi, tu m'dis? maudit qu'té cave? c'est plein de secrets partout...pis, moé, les secrets j'les 'sais pas. Alors, beau naïf, j'arrive pis j'pose toutes les questions qui devraient pas poser: c'est choquant, ça tu sais. Si seulement j'pouvais fermer ma grand'boîte: conclusion de tout cet article... estimeront d'aucuns...

...c'est comme le p'tit garçon qui arrive dans le salon où sa mouman est en train de jaser avec les Dames de Sainte-Anne de sa Paroisse pis Monsieur le Curé. Pis tout à coup y s'met à crier:

-M'Man...

-Voyons, Pierrot, ce n'est pas poli d'interrompre les grandes personnes quand elles parlent.

-Mais, M'Man, tu sais Jacques là...

(Jacques c'é son frère plus vieux)

...ben Jacques y'a fait caca sur le plancher dans la cuisine...

Tout le monde se met si gentiment à rire rouge...Monsieur Curé pense tout bas: le p'tit salaud va, déjà vicieux à cet âge. La Mère se lève, l'empoigne, pis a envie de l'étrangler le p'tit bon'yenne, tant a honte...moé aussi j'ai honte...

Mais moé, tant mieux, j'en ai pas de m'man: est morte...J'sut'un p'tit bâtard, j't'lai dit: c'est peut-être ben que j'ai le complexe d'Oedipe: ben si c'est ça pis si y'a des fif's dans la région qu'y viennent me voir: on aura au moins une bonne partie de....

Une saison à la Laurentienne

A la veille de la publication d'un dit-roman canayen français (qui n'a pas encore été baptisé) Réaction n'a pas eu le temps de REACIR (mais ça viendra...) Cependant, nos dévoués reporters ont recueilli pour vous quelques réflexions de journaux dont la renommée demeure incertaine...

LE SEUL - Jamais n'a apparu dans le Nord Ontario un roman si juste, si réel, au niveau du problème du bilinguisme! Jamais aussi n'a apparu un autre roman dans le Nord Ontario.

LE THYME - Est-il trop tard?

THE SUDBURY SCENE - ...How do they expect us to read it when you can't find the words in a french-english pocket dictionary?

DAY-LAY NEWS - Ces Maudits Français.

SOL LUNAIRE ET L'ETUDIANT - La vie d'un étudiant dans un milieu aride dévasté par une guerre froide et continue entre deux vie, mentalité, personnalité.

LE SUDBUROIS - "Un livre nouveau, un livre de nous, un livre à lire."

ACTION FRANCE - 25 têtes se cognent pour faire exploser un roman épatant.

LA PAX-TRIE - "L'éveil d'un nationalisme convaincu."

LE TI-JOURNAL - "L'histoire étonnante d'un drame vécu."

ECLOS VE-DET - "Jeanne épousera-t-elle l'homme de ses rêves?"

HELLO PO-LISSIE - "Absence totale de meurtres...de sang!"

LE DOIT - "Un roman consacré à l'intégrité des valeurs culturelles."

LE DEVOIRRE - "Ca presse... faut qu'on s'grouille!"

LA FERME - "Un roman qui sent bon la roche noire, la boucane."

LE BULLETIN DES AGRI-CULTIVATEURS
"On ne cultive plus les mêmes légumes."

L'ACTION CATTO-LIC - "La croix y demeure présente partout et combien lourde à supporter."

L'ECOS DUNORD - "Y en a qu'on perdu l'pôle!"

Chicane du clocher

Le Sénat a tergiversé sur plusieurs sujets; l'assemblée était plutôt décousu. Il y eu d'abord la question des frais accessoires (incidental fees), depuis 3 mois, ceci est en étude. Le Comité des Affaires Étudiants doit se réunir bientôt (il ne l'a pas encore fait ?) Des recherches ont été faites par les Services aux étudiants. Finalement, il semble que l'A.G.E. est en train d'étudier et préparer des recommandations. Allez-y voir au moment où cet article est écrit, A.G.E. ne s'est pas encore souciée d'étudier cette question. Ils ont des choses plus importantes à brasser: les finances, l'incorporation etc...un peu de tout à condition que ça ne touche pas les étudiants de trop près.

Ensuite, il y a eu une période de questions. Quelqu'un a demandé les fondements de la rumeur à savoir qu'il y aurait ouverture d'un collège à Timmins. Hugues Albert dans son optimisme débordant a répondu "more anticipation than facts reported by media". Il y a aussi préparation d'un rapport à ce sujet.

Pour cette matière, je vous réfère au bref article sur les cours d'extension offerts à Timmins.

Faisant suite, Raymond Tremblay, Sénateur venant du Collège de Hearst, est venu chercher l'approbation d'un

programme de cours. Il a d'abord mentionné que depuis juillet 1971, le Collège est reconnu par le Ministère des Collèges et Universités comme étant une institution non-confessionnelle ce qui signifie qu'elle est supportée à 100% par le gouvernement. Ce-

ci dit, il est passé au groupe de nouveaux cours dont certains seront offerts cet été. Le programme de cours a été accepté.

Le comité des normes et procédures devait faire la présentation d'un questionnaire d'évaluation de cours, mais il semble que ce sera pour la prochaine réunion.

Le comité de Plannification à court-terme est actuellement à faire une étude sur l'utilisation des intérêts du fond capital des fondateurs. Ils feront un rapport quand l'étude sera complétée. Le Comité a ajouté qu'en ce qui concerne l'Ecole de Service Social lors de l'acceptation du budget par le Sénat, l'école avait considéré le budget alloué comme étant satisfaisant et n'avait pas fait mention de la menace actuelle.

On a proposé la création d'un comité provisoire. Ce serait un comité d'appel pour les membres de la faculté. Dr. Barnett a souligné que le "fact

of being appointed to job does not have right necessarily to the job". Il est surement d'intérêt général de constater que 10 mains se sont levées pour poser des questions. La première était celle de Lindenburger. Il est encore plus intéressant de noter qu'on a placé le nom de Lindenburger en dernier. Enfin, il a souligné que dans la structure du comité, on n'avait nullement fait mention d'une présence étudiante. Prof. Clark a souligné qu'il ne fallait pas un étudiant mais deux. Prof. Vincze a ajouté que "at least one should be from class environment of the professor involved the student should be directly involved". Là on

s'est perdu dans des amendements - un mot, une phrase. C'était une vraie séance de patinage artistique, sans compter les cinq sénateurs qui cultivaient leur savoir littéraire en lisant.

On a ensuite mené une discussion longue et pénible au sujet des cours de sciences religieuses offerts à l'extension à Timmins. On a aussi souligné que les 2/3 des étudiants de Timmins sont francophones et 1/3 anglophones. Si on offre sciences religieuses on totalisera trois cours offerts en français. Ce serait pour l'été '72.

G. Lafrenière a apporté les implications administratives. Il a souligné que le Sénat n'est pas assez "effectif" pour s'entendre, il y a un manque de co-opération, coordination. Il y a une telle incompréhension totale de toute la situation. Dans l'ensemble, c'est très bien exprimé et réfléchi.

Ensuite ce fut le gros sermon sur la Montagne déballé par le Père Tremblay. Surtout il ne faut pas que les sénateurs se sentent coupables mais ils ne semblent pas comprendre. Le Sénat est en train de commettre des injustices graves.

En effet, on est encore au stage de la langue qui sauvegarde la religion. Si c'est français, envoie des cours de religion et emballe-les de rubans roses de respect de la personne. Le Père Tremblay a mis tout son pouvoir, toute sa force, toute son éloquence à l'action afin de convaincre le Sénat d'accepter la motion.

Il a relaté le fait francophone, la condition pénible de ceux-ci et a emboîté le tout afin de faire approuver la motion.

Le sénateur étudiant Lindenburger a suggéré une discussion paisible et intelligente. Voici que les étudiants deviennent plus sages que les sénateurs... L'amendement est rejeté. C'est alors que quelqu'un mentionne que les cours de philosophie et sciences religieuses sont en règle avant même que le Sénat les accepte. Les autres cours relèvent entièrement du Sénat.

Hugues Albert a lu une partie du paragraphe de l'Acte de l'Université. Il existe une contradiction dans l'acte et le professeur Wagner l'a prouvée. Le point de vue légal énoncé ci-haut à cause de la contradiction de l'acte même de l'Université est remis en question.

Les professeurs de Sciences Religieuses posèrent le pourquoi de toute cette discussion. On avait auparavant accepté sans grosse discussion

des cours de sciences religieuses pour Nipissing. Au fait le vote avait été unanime. Il y a donc deux façons de procéder au Sénat de la Laurentienne puisqu'on accepte de présenter des cours pour des collèges situés à 90 milles alors qu'ici même, l'on ne veut plus rien faire approuver.

Raymond Tremblay explique que la situation est différente, les cours s'adressent à un milieu différent. Il souligne aussi la question de liberté quant au Collège en question, et la solution proposée serait: d'annoncer en disant qu'ils ne sont pas encore déterminés.

Il y a eu une motion pour accepter les cours d'été. Lindeburger demande une clarification sur le point de vue financier. La motion a été renvoyée au comité même de sciences religieuses.

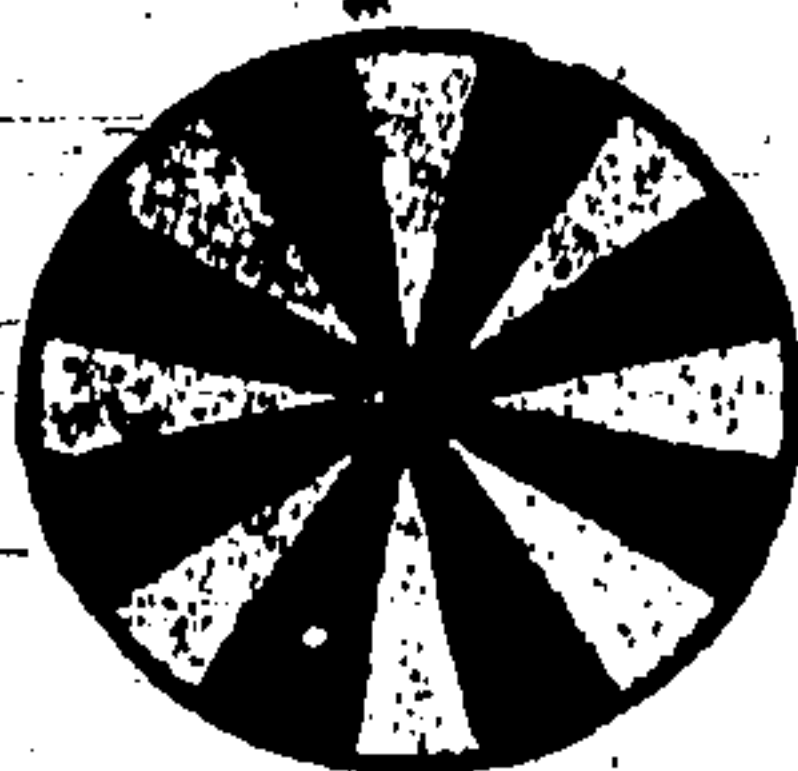
En tout dernier lieu, on s'est enfin décidé à discuter le problème de l'Ecole de Service Social: 40 étudiants doivent être promus et 9 seront acceptés. Comme les gens étaient épuisés et une bonne partie des sénateurs ayant quittés, on a relégué la question à la semaine prochaine.

Le porteur sur les lieux.

CORTINA

Carry-Out

**5 LOCATIONS
TO SERVE YOU!**



DOWNTOWN AREA
DIAL 674-3232
LOCKERBY &
UNIVERSITY AREA
DIAL 673-1166

BARRYDOWNE RD. - NEW SUDBURY
DIAL 566-5410

177 KATHLEEN STREET WEST
DIAL 674-4239

HIGHWAY 17 W. - LIVELY TURNOFF
DIAL 692-4788



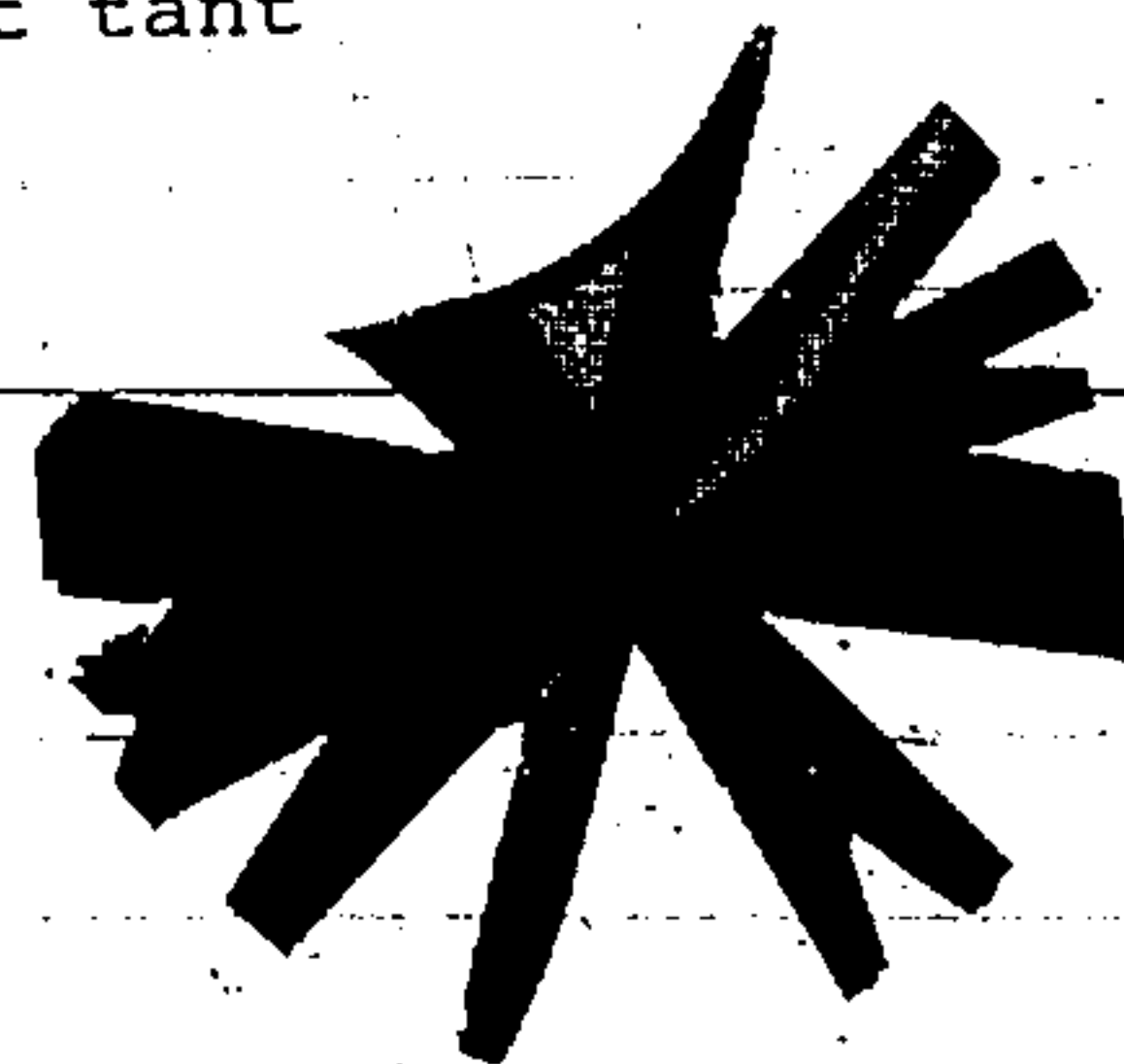
Robert Paquette part, et Réaction n'a pu que réagir en lui réservant une section dans son magazine.

R
O
B
E
R
T

P
A
Q
U
E
T
T
E

Robert Paquette, c'est comme un bon verre de vin rouge dans une flûte à champagne. Comme un frère, un petit ou un grand qu'on embrasse comme un premier lilas au printemps. Bob c'est le rire qu'on n'a pas eu le temps de tout rire, un soir qu'il faisait si bon. Robert c'est le millionnaire. Une espèce de tentation d'amitié. Robert c'est le "chum" du Nord, son parfait "génial", exigeant comme celui-ci, généreux comme vous savez cette ville où, au lieu d'aller à droite, vous allez à gauche en filant tout droit, oui je m'en rappelle généreux comme... je le donne en mille, généreux comme "ses chansons, sa musique".

Ami de la vie, il est quotidien. On pourrait l'appeler notre "révélation". Ce n'est pas tout le monde qui pourrait en dire autant. Ce n'est pas tout le monde non plus qui comme lui peut tant aimer, tant jaser, et tant écrire.



Festival de Granby

La ville de Granby dans les cantons de l'Est est devenue depuis quelques années le centre d'intérêt du monde de la chanson au Québec alors que se déroule le festival annuel de la chanson, au cours duquel les jeunes espoirs, tant du côté de l'interprétation que chez les auteurs compositeurs, se manifestent. A l'issue du troisième festival, le Nord Ontario était représenté par Robert Paquette auteur-compositeur-interprète.

Robert Paquette s'est surpassé au fur et à mesure que se sont déroulées les étapes éliminatoires jusqu'à l'achèvement de la finale. Ce jeune espoir du Nord Ontario ne nous a pas déçu. Il a sans cesse affronter la compétition avec tenacité, jusqu'à sa toute dernière minute. Robert Paquette s'est classé deuxième et a remporté \$500. Nous sommes convaincus que le Festival de Granby ne fut qu'une étape dans la vie de notre jeune artiste, puisqu'il est assez réaliste pour avoir déjà mesuré la précarité de ce métier qu'il exerce.

Depuis nombre d'années, Robert s'est consacré en grande partie à la chanson comme auteur-compositeur-interprète et premier prix ou pas, nous sommes convaincus qu'il ne lâchera pas la proie pour l'ombre en sacrifiant son talent. Robert est un hyperactif très prometteur qui n'a cessé d'offrir des chansons prenantes, poétiques et tout en souffle. Ses chansons, il les compose comme il les vit, à cœur ouvert, à cœur donnant. Sa musique est en elle-même une

création merveilleuse qui ne peut que faire de lui une révélation, la nôtre, celle du Nord.

Robert a plusieurs cc des à sa guitare en plus de son talent d'auteur-compositeur-interprète, il a su appliquer son art avec beaucoup d'habileté dans "Moé, j viens du Nord s'tie" et dans "Le Septième Jour", deux pièces de théâtre des plus connues dans le Nord de l'Ontario. C'est en effet avec le Théâtre du Nouvel-Ontario que Robert Paquette a effectué à plusieurs reprises des tournées dans la province s'exécutant ainsi non seulement comme chansonnier et musicien, mais en plus comme comédien de cablibre.

Tout cela pour en déduire que Robert est loin d'en être à ses débuts, et qu'il s'agirait d'un seul petit tremplin pour le lancer à fond sur un plan professionnel.

Le monde artistique n'est pas différent des autres, il est souvent organisé, fixé, planifié d'avance laissant peu de chance au hasard. C'est un monde qui dépend souvent d'un certain cours d'actualité, de certains événements politiques, locaux, régionaux et provinciaux.

Tout cela pour en arriver à déclarer clairement et le plus ouvertement possible qu'hélas le festival de Granby se déroule dans la province de Québec, où la majorité des concurrents sont Québécois, et où le jury l'est d'autant plus. Je ne fais

ici aucune allusion sordide, mais s'il est un fait, c'est que Robert Paquette s'exécutant dans un tel contexte ne pouvait que limiter ce "peu" de chance du hasard mentionné plus haut. Quoiqu'il en soit, l'auditoire de Granby a définitivement reconnu chez Robert un talent de premier ordre. Chose non moins étrange, un des membres du jury a même discrètement souligné le fait qu'un Festival Québécois distribue que très rarement un premier prix à un Ontarien. Et pour faire le comble, tout en feuilletant "Le Petit Journal", j'apprends et je cite textuellement "Fernand Fournier (gagnant du premier prix) fut repêché à temps un mois et demi plus tard, le jury s'étant ravisé après avoir constaté que le jeune auteur interprète de Granby qui avait été choisi avait chanté une chanson ressemblant étrangement quant à la musique à un succès de Stéphane Venne écrit il y a trois ans. Le jury revint donc deux fois sur sa décision et cela pour le retenir en finale."??? Je n'en dis pas plus long, je vous laisse conclure...s'il y a conclusion à faire.

Robert, un Ontarien, a décroché le deuxième rang, inutile de dire qu'il l'a doublement mérité, tout comme il mérite à cet égard nos plus sincères félicitations. Le Nord Ontario ne pouvait être mieux représenté. Il est peut-être temps pour nous de réaliser que nous possédons ici même des talents d'une richesse incomparable, des talents qui ne demandent qu'à s'exécuter, qu'à offrir une parcelle d'art à une population qui est la leur. Ceci dit, pourquoi chercher ailleurs, le Nord Ontario connaît un Robert Paquette, mais il en pos-

sède aussi plusieurs autres. Reste à les découvrir, à les faire naître, à les encourager, à les nourrir et le Nord Ontario n'en sortira que plus riche, plus vivant, plus fort que jamais.

A toi, Robert, et au nom de tous ceux qui t'ont vu naître, vivre, et chanter notre culture, MERCI!

lise émond



REVELATION du NORD

Robert Paquette n'a pas quitté "Moé, j'viens du Nord s'tie", non il n'a pas quitté "Le Septième Jour", et il a encore moins quitté "Dépêche-toi soleil", pas plus qu'il ne quittera jamais ses amis, amies, ceux-là qui ont pris le temps de vivre avec lui, pas seulement pour une heure, mais un soir, une fin de semaine, deux soleils et une lune. Au moins.

Robert Paquette n'a rien quitté sauf une petite ville minière perdue dans le Nord, en vue d'horizons nouveaux, de grands espaces perdus dans l'Europe. Il s'est décidé bien vite. Depuis le temps que les aiguilles tournaient, depuis le temps que le temps passait, depuis le temps qu'il en rêvait. Robert nous a tout de même quitté bien vite.

Je le vois, je l'imagine, il est si facile de se l'imaginer, le sac au dos, les cheveux aux quatre vents, les yeux délavés qui lui donnent cet air de rêver, ces mains de musiciens agrippées à cette complice de guitare fidèle comme une ombre, elle qui ne l'a jamais quitté d'un pas. Oui, telle cette silhouette errante qui a tant déambulé dans notre grand Nord, je le vois, je l'imagine s'en aller avec l'âme et le corps, d'un commun accord, avec ce cœur qui tremble du bonheur de partir, et je le vois... et je ne le vois plus... car Robert Paquette est parti...

Il est parti par les rives de la rencontre, aux sources d'émerveillement, parti sans projets, sans habitudes, parti pour un long voyage semé d'écueils et de mirages. Bob est parti avec nul et un goût, de découvrir, d'écrire, de composer, d'être libre, et de prendre le temps... le temps de vivre.

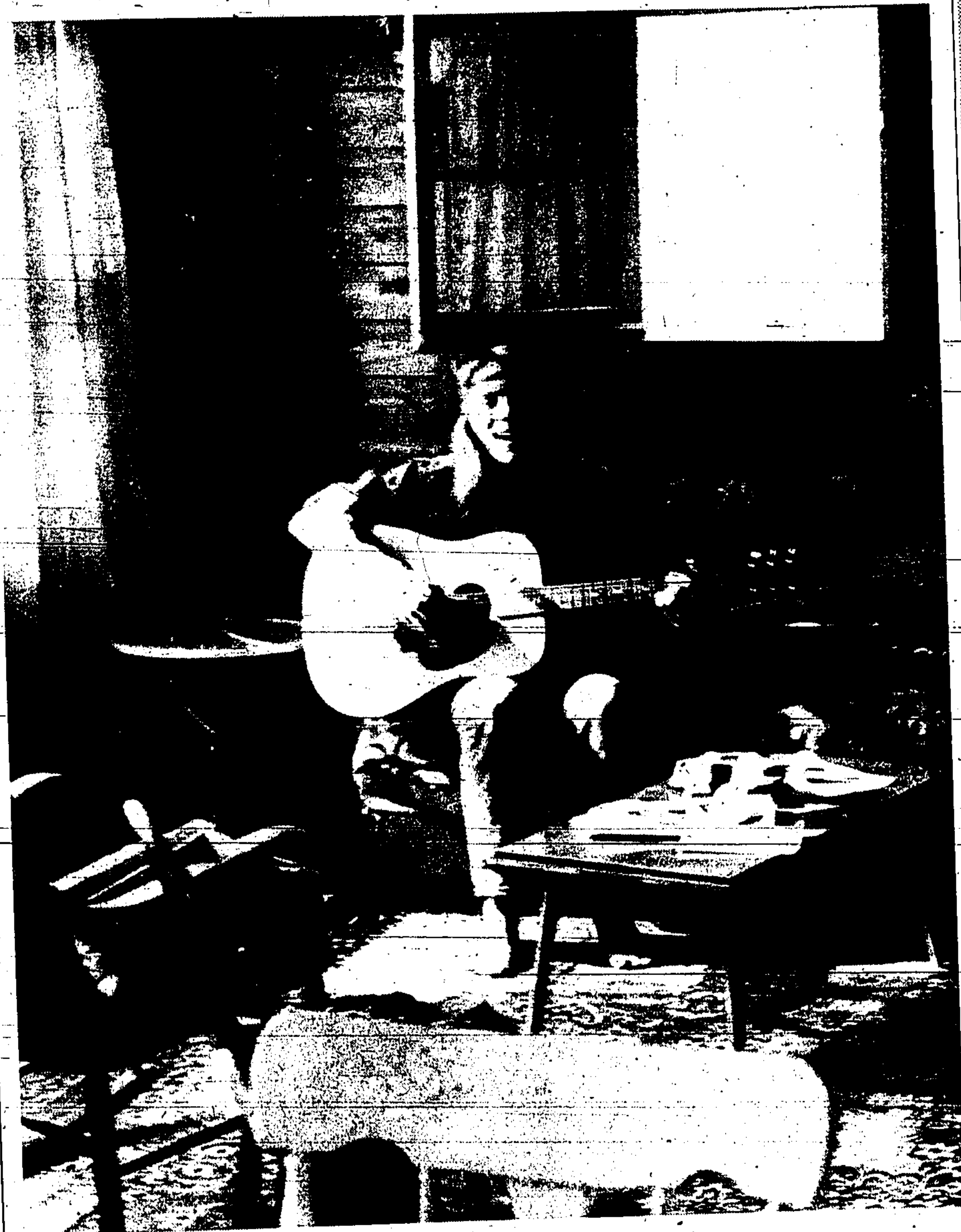
Robert alors que le temps aura passé, alors qu'il sera déjà demain, alors que la route te paraîtra longue, nous te souhaitons de chanter sur ta guitare cette chère liberté que le Nord avait enchaîné.

Si un jour le soleil tarde à se lever et le pays de rêves à s'ouvrir, si un jour tout te semble à la dérive, si un jour les bateaux épuisés par leurs longs voyages reposent trop paisiblement dans les eaux du port, alors tu n'auras qu'à faire appel au vent du large, au vent qui te fera quitter ce port.

Tu n'auras qu'à faire appel à ton étoile, elle te fera retrouver le Nord. Ce Nord "où tu es né", ce Nord où nous serons, où nous t'attendrons, où tout sera possible, où tout sera permis. Ce grand Nord, et entre autre cette petite ville isolée où les roches calcinées ne cessent de nous dire la certitude que tout peut changer un jour. Cette petite ville isolée où les roches calcinées ne cesseront de te crier.

DEPECHE-TOI SOLEIL - TES AMIS T'ATTENDENT"

lise émond





Mes Amis

Bob Paquette

Mes amis sont tous partis sur un voyage,
sonore de cacophonie
Charbonneau est un peu chaud
Linda la bohème m'écrit un poème et celà
est un peu vague
Si la lune était claire, revoir mon ami Pierre
Un papillon sur son dos s'en allant
branle, branlant retrouver son anima.

Si parfois je me sens complètement perdu,
si parfois quand tu me regardes
je te fais un peu peur
Si lorsqu'on se parle comme ça sans bouger
je te vois obliger de détourner les yeux
C'est que nos regards sont des miroirs
et la vérité ne souffre pas qu'une âme
essaie de refléter ce que dans le fond
elle n'est pas.

Au moment où je serai alors tu deviendras
et lorsque tu seras alors je saurai l'énergie
que nous avons créée
J'entendrai prononcer ta parole les yeux fermés
Et je me sens questionner le sens profond de ma vie
Ai-je le droit de jouer, ai-je le temps de devenir
un peu fou...

L'ÉCOLE DE DEMAIN

L'école de demain devrait être appelée à devenir un centre communautaire pour la population locale, tant les jeunes que les adultes. L'école dans ma conception d'une éducation permanente devrait être reliée au développement socio-culturel, devrait être un lieu où sont regroupées des ressources éducatives permettant à tous les citoyens d'apprendre à apprendre, d'apprendre à mieux connaître leur milieu à en saisir les problèmes et à participer à son développement. Il faudrait organiser la planification financière des commissions scolaires régionales selon les besoins des quartiers et en fonction de la programmation, de l'organisation et de l'évaluation de la formation des adultes. C'est ainsi seulement que viendra la création des mécanismes de participation des adultes aux décisions qui les concernent.

Les gens sont conscients jusqu'à un certain point que ce n'est pas l'école telle qu'elle existe présentement qui améliorera leur condition de vie et celle de leurs enfants. Il faudrait donc stimuler la participation de ces gens à la vie scolaire de leur milieu, en favorisant la prise en charge de l'éducation par ces gens conscientisés du milieu. C'est ainsi que l'on pourra entrevoir une lueur d'espoir dans la révalorisation des conditions de vie des gens de tous les milieux.

La restructuration scolaire devrait préconiser avant tout un resserrement étroit du lien école et milieu dans le but de faire de l'école un centre communautaire préconisant un type d'éducation où les exemples et les préoccupations propres à chaque quartier et à chaque région feront partie intégrale des programmes. De tels programmes orientés vers des besoins sociaux-économiques et culturels permettront aux gens eux-mêmes d'analyser leur situation et de proposer des solutions.



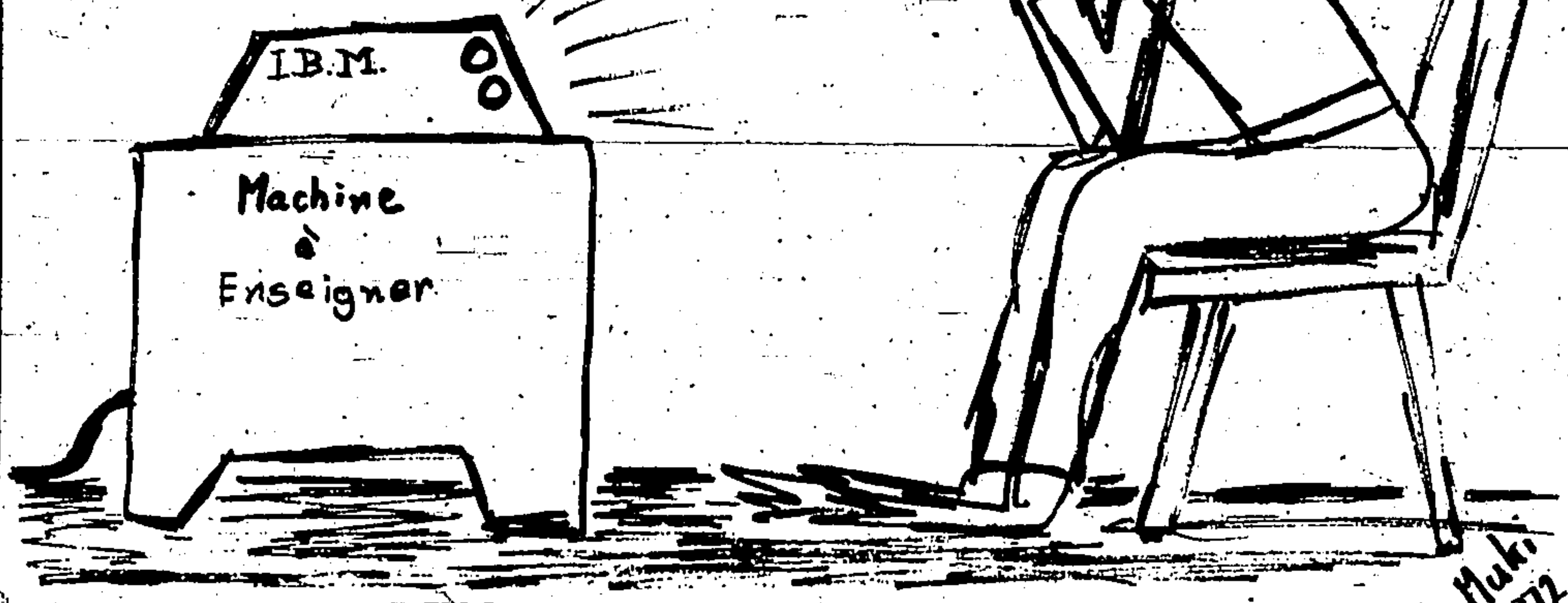
La population étudiante d'aujourd'hui doit non seulement être considérée comme un élément essentiel dans toute restructuration scolaire mais comme les principaux acteurs de la réalisation de ces dits centres communautaires appelés à devenir les écoles de demain. En effet qui d'autres que cette population étudiante pourrait le mieux savoir quelle est la nature et quels sont les besoins face à l'élaboration des programmes de cette école nouveau genre. Il serait plus que temps de cesser de tuer les étudiants à coups de valeurs auxquelles ils ne peuvent s'identifier, des valeurs étrangères qui ne servent qu'à faire mourir leur dynamisme. L'école a toujours été pensée par des autorités venant de d'autres milieux. C'est une grave erreur. L'école telle qu'elle est, l'école d'aujourd'hui n'est qu'une génératrice d'échecs scolaires pour plusieurs.

Les gens se doivent de faire une prise de conscience de leur propre culture pour en tirer tout ce qu'elle comporte. Ainsi seulement on arrivera sans doute à une grande participation de la part d'une population engagée dans l'élaboration des programmes et des structures scolaires. Ce qu'ils ne font pas actuellement parce que l'école est une institution qui ne leur appartient pas, et qui en plus, ne sert qu'à leur rappeler de mauvais souvenirs.

Moe, je suis français...
 Moe, je suis français....
 Moe, je suis...
 Moé, je suis...
 Moe, je suis
 Moe, sue suis
 Non, je veux dire----
 Moe, jesuit frantique...
 Moe,.....
 Moe.....

 Moe?

"Now, Zefferin, repeat after me:
 Cultural identity
 is a function of
 control of education..."



Muki
 72

REVUE

LAURENTIENNE

Le dernier numéro de la Revue Laurentienne, Section Francophone, comprend quatre études littéraires:

1) la première se penche sur le problème de la Préciosité chez Pierre et Thomas Corneille: pour avoir sacrifié à cette mode, à ce tourment de l'âme d'accéder au Rare distingué et distinctif, Pierre Corneille en fut-il plus heureux dans sa dramaturgie?

2) la seconde présente trois figures de femme chez Zola: le Réalisme aux prises avec l'affectivité...qui finit toujours évidemment par triompher.

3) la troisième établit les rapports entre théâtre et Roman chez Sartre: "l'existentialisme" s'est-il prouvé coupable de produire de vrais romans?

4) la quatrième scrute la conscience québécoise à l'occasion du roman d'Anne Hébert: Kamouraska. Cette analyse est si subtile et compliquée que l'auteur lui-même, probablement, n'y comprend rien!

Pourquoi pas un numéro de la Revue sur le fait étudiant francophone nord-ontarien par et pour les étudiants? La Revue ouvre ses portes au témoignage des étudiants...

TIMMINS EN BREF

La seule chose que l'on puisse dire en bien du programme de cours à Timmins durant l'hiver, c'est que les inscriptions se sont bien déroulées. Depuis lors, les choses sont allées de mal en pis.

On nous a appris que trois des onze cours, offerts allaient être déplacés de l'horaire prévu et donnés toutes les deux semaines. Je m'étais inscrit à Philosophie 2320. Nous avons refusé le changement d'horaire. Le cours fut annulé. Les cours de géographie et de commerce se sont donnés toutes les deux semaines. Les intéressés ont décidé qu'il valait mieux suivre ces cours au nouvel horaire que de ne pas suivre de cours. Aucune raison ne fut évoquée pour ce changement d'horaire.

Nous, de Timmins, croyons mériter un meilleur traitement de la part de l'Université Laurentienne. L'intérêt et le nombre ne manquent pas ici. Tout ce qui semble faire défaut c'est une personne qui puisse organiser de façon intelligente un programme de cours ici. Les cours de Timmins devraient être fixés au moins six mois à l'avance.

En tout état de cause, les étudiants de cette région sont peu satisfaits de la manière dont les choses se déroulent cet hiver.

Membre de l'O.S.G.A.
depuis 2 ans, la seule solution que j'entrevois est la création d'un collège universitaire à Timmins.

Richard)

Richard O'Brien,
Représentant de Timmins

Réforme

Electorale

SCRUTIN: Votez seulement pour un candidat, S.V.P.

ANGLAIS, Sale..... ☒

VENDU, Grenouille..... ☐

CORRUPTION, Marcel..... ☐

BOURASSA, Henri..... ☐

DUPLESSIS, Maurice..... ☐

TOM, Oncle..... ☐

ISCARIOU, Judas..... ☐

CHRIST, Ouben..... ☐



QUAND

Le mode d'élection qui existe au Canada et dans les provinces canadiennes fait que les députés élus ne sont pas représentatifs de la population. Bien plus! Il arrive qu'un parti est élu alors qu'il a obtenu la minorité du vote populaire. On dit alors que tel parti a "voté le pouvoir".

Tout le monde admet que notre système électoral n'est pas démocratique: politicologues, éditorialistes, parlementaires (autant dans l'opposition qu'au pouvoir), chefs de partis, observateurs. Et rien ne change en profondeur.

Au lendemain des élections, on crie bien fort. Le surlendemain, on dénonce moins fort. Et bientôt tout est oublié. Et les élections se succèdent toujours aussi peu démocratiques. Le parti d'Opposition jure sur ses grands dieux que s'il est élu, il s'empressera de corriger la situation. Une fois élu, il est moins ardent surtout s'il est porté au pouvoir à cause même des défauts du système. Mais est pris qui croyait prendre car il arrive souvent que ce même parti soit battu aux élections suivantes à cause des mêmes défauts.

Relégué dans l'opposition il recommence à crier fort et ainsi de suite.

Ainsi en 1966, l'Union Nationale recule de 1.2% dans le vote populaire, augmente des sièges de 19.3%, finit 7% derrière les Libéraux et...gagne l'élection. Jean Lesage rugit que l'Union Nationale lui a volé le pouvoir. Pourtant quatre ans plus tard, les Libéraux subissent un recul de 2% de leur appui populaire et augmentent leurs sièges de 50 à 72.

Parfois les incongruités du système atteignent le cynisme. D'après la loi, un parti doit obtenir 20% des voix pour être reconnu officiellement. Or en 1970, l'Union Nationale en obtient 19.65% et...constitue l'opposition officielle. Qu'un parti non reconnu au sens de la loi constitue l'opposition officielle, c'est un comble.

Peut-on concevoir pire aberration. Oui. Aussi stupéfiant que cela puisse paraître. En juin '59 en Alberta, avec 56% des suffrages, le Crédit Social a réussi à obtenir 61 sièges sur 65, soit 94% de la représentation.

Le grand perdant de la dernière élection au Québec fut le Parti Québécois. Si le système électoral était représentatif (proportionnel) ce parti, avec 24% du suffrage populaire aurait droit à 26 députés. Il n'en a que 7.

COMMENT

C'est peut-être ce qui explique, en partie, le volonté de ce parti d'effectuer enfin de sérieuses réformes électorales tant qu'au Québec.

"En pratique la représentativité n'existe pas. Toute société est trop complexe pour que l'on puisse espérer trouver chez quelques cent députés tous les groupes, toutes les aspirations, tous les courants de pensée, etc. Il s'agit donc de viser la plus grande représentativité possible, en abolissant, au minimum, tous les obstacles au libre choix des gouvernants par les citoyens."

Et quel serait donc le système le plus représentatif? Celui qui prévaut en République fédérale allemande qu'il s'agirait d'adopter à la réalité canadienne. C'est ici l'avis de la plupart des fédéralistes qui se sont penchés sur la question.

Différentes formes de scrutin.

Commençons par jeter un coup d'oeil sur les différents modes de représentations ou systèmes électoraux utilisés à travers le monde. Ils peuvent être ramenés à trois catégories générales.

Il y a le scrutin unominal à majorité simple et à un seul tour. Issu d'Angleterre ce système prévaut dans presque tous les pays du Commonwealth Britannique, dont le Canada et les provinces canadiennes.

Vient ensuite le scrutin à majorité simple et à deux tours. Ce système, qui est essentiellement le même que le premier sauf qu'il s'y ajoute un correctif de façon à favoriser des majorités plus grandes, est utilisé par la France depuis 1950.

Enfin le scrutin par représentation proportionnelle avec ses infinies variantes. Ce système est né en Europe au XIXe siècle en grande partie par réaction contre l'arbitraire du premier mentionné.

Un des exemples de variantes est le scrutin uninominal à majorité absolue (de façon à toujours avoir un gouvernement majoritaire) et à tours indéfinis. Cette méthode est utilisée pour élire le président de la République Italienne et aussi pour élire le pape par le conclave des cardinaux.

Le principe du tour indéfini présente des avantages de gouvernements stables, est parfois long avant de donner des résultats. Par exemple, il a fallu 23 tours de scrutin, pendant 16 jours pour élire le président de la République Italienne M. Georvanni Leone, la semaine dernière. Même un italien se tanne...

M. Lemieux y applique sa formule allemande et obtient ce résultat: parti Libéral 50% des sièges, parti Québécois 27%, Créditistes 11%, et l'Union Nationale 21%. Tout cela pour se retrouver avec 5 sièges de trop, "sièges-primés" accordés aux partis les plus puissants. Cependant, comme rien n'est parfait, un parti remportant des circonscriptions peu peuplées serait moins bien servi par la proportionnelle que celui qui remporte des circonscriptions peuplées. C'est le fait qui constitue une réserve si le système allemand devrait être.

La réforme électorale couvre d'autres aspects importants dont celui de la caisse électorale.

Il n'est pas suffisant d'avoir des idées et de la bonne volonté pour se lancer en politique. Il faut avoir de l'argent. Beaucoup d'argent. Si vous avez de la fortune personnelle tant mieux. Mais vous faites partie d'une infime minorité. La plupart des candidats empruntent ou se font financer. Ceux qui financent ne le font pas pour les beaux yeux, mais pour ce qui est susceptible d'être rapporter une fois élu. Ces gens misent comme l'on misent aux courses, au poker, et autres jeux de hasard.

Le député est donc pris entre le patronage presque inévitable ou la tentation de rembourser ses dettes. Parfois les deux. Voilà pour l'individu. Au niveau des partis, le phénomène est le même mais en plus gros au niveau des conséquences. C'est ainsi que la caisse électorale est une institution en système démocratique. Une institution essentielle à moins que l'Etat

n'assume le coût entier des dépenses électorales.

Actuellement, les partis politiques reconnus ne sont pas remboursés pour leurs dépenses électorales. L'Etat ne rembourse que les candidats qui souscrivent à certaines conditions (comme l'obtention d'au moins 20% des votes exprimés par exemple).

Ceci est accompli en conséquence de ce qu'il y a dans la caisse électorale. Combien d'argent contiennent ces fameuses caisses? Qui sont ceux qui y souscrivent? Combien souscrivent ces gens et ces sociétés financières? C'est le grand secret de polichinelle.

M. Claude Ryan a suggéré qu'il faudrait de toute évidence, que le législateur établisse une réglementation sérieuse quant aux sources de financement des partis, et surtout quant à la liberté dont disposent les sociétés à capital anonyme, syndicats et associations de toutes sortes, de verser des contributions financières à la caisse des partis politiques. De toute façon sur ce point, il faudrait procéder à l'examen serré des livres de comptabilité des caisses pour ensuite soumettre un rapport faisant état des constatations tant au peuple qu'au parlement.

C'était l'enquête du mois.

lise émond

Un autre exemple de variante de ce mode est celui qui existe en Allemagne. Il est considéré comme le meilleur au monde en ce sens qu'il est le plus représentatif de la volonté de la population. J'explique donc ce nombre de sièges égaux au nombre de votes en faisant référence du moins dans de grandes lignes au texte de M. Vincent Lemieux, professeur de sciences politiques à l'Université Laval. M. Lemieux aborde la question en supposant que le Québec ait adopté ce mode de scrutin de l'Allemagne de l'Ouest. Le territoire Canadien a alors été divisé en un certain nombre de régions dont celle du Québec. M. Lemieux attribue à cette dite province 20 sièges. De ces 20 sièges, dix devraient être attribués selon le mode de scrutin déjà pratiqué et les dix autres serviraient à donner aux partis une proportion de sièges qui correspond à peu près à la proportion de votes qu'ils ont reçus.

Admettons que quatre partis selon M. Lemieux présentent des candidats dans cette région: les Blancs, les Bruns, les Gris, les Noirs. Comment se présentent-ils? Toujours selon le texte de Lemieux sur un bulletin divisé en deux parties. Deux listes de noms apparaissent, à gauche celle des candidats de chacun des quatre partis, (un par parti) dont l'un sera élu comme autrefois. A droite, une liste comprenant un certain nombre de candidats par parti, et qui seraient élus dans l'ordre, selon le nombre de sièges que le mode de scrutin proportionnel accordera à leur parti.

J'ai pu noter qu'en Allemagne fédérale, l'ordre dans lequel les partis sont ins-

crits sur le bulletin dépend du nombre de votes obtenus dans la région à la dernière élection. Le parti ayant obtenu le plus de votes vient le premier sur le bulletin et ainsi de suite.

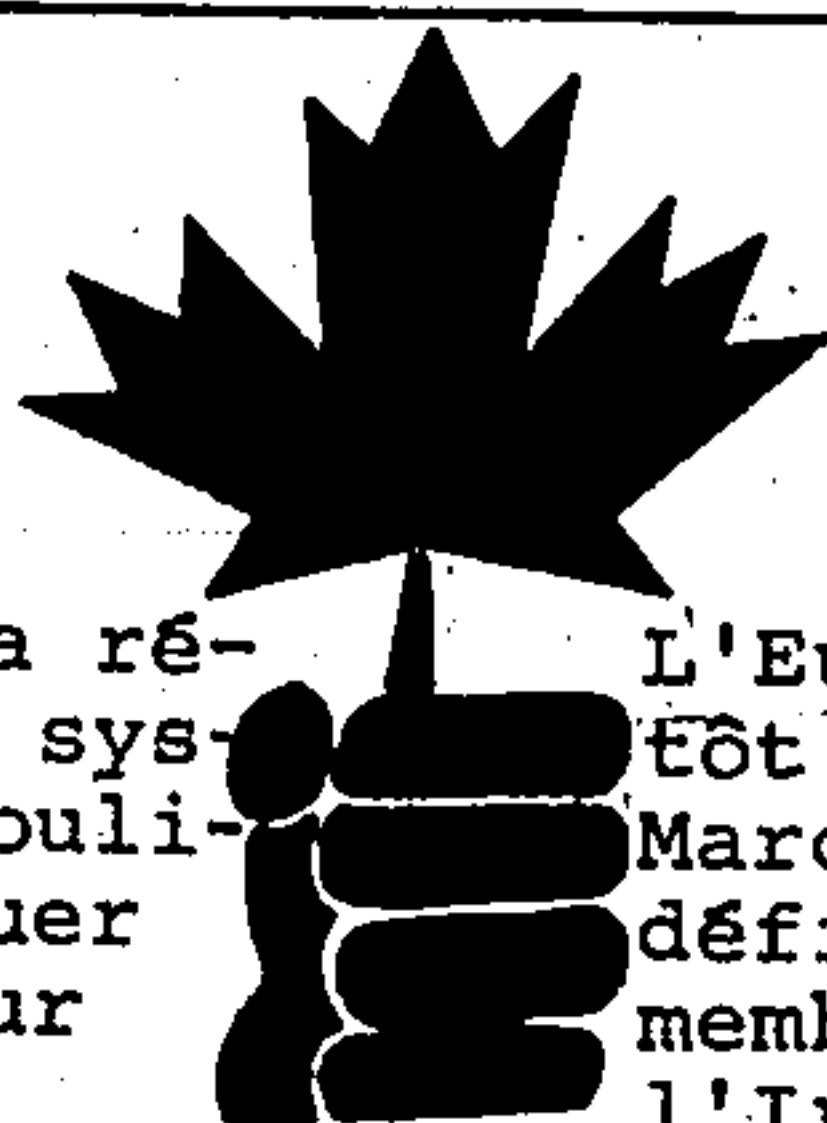
L'électeur inscrit deux croix sur son bulletin de vote. L'une à gauche, au bout du nom d'un des partis qui correspondent à "des sièges flottants" qu'on distribuera suivant la proportion du scrutin de gauche. Cette distribution se fait selon la méthode de Hondt qui m'a semblée très complexe et que je ne m'aviserais d'expliquer. J'ai cru retenir que le nombre total de sièges des partis est proportionnel au nombre de votes que les partis et les candidats ont obtenu. Autrement dit, si le parti Gris est arrivé deuxième dans plusieurs circonscriptions, juste derrière le parti Noir, son nombre de votes est très proche du gagnant.

Suivant notre mode de scrutin, il n'aurait pas de sièges. Suivant le mode allemand, il aurait un nombre de sièges proportionnel au nombre de votes acquis.

M. Lemieux applique très bien sa théorie du système électoral allemand aux dernières élections québécoises. Le parti Libéral est arrivé premier de justesse dans plusieurs comtés. Il s'est ainsi retrouvé avec 72 députés à l'Assemblée avec seulement 45% du vote populaire.

Le parti québécois est arrivé deuxième dans bien des comtés et n'a récolté que 7 sièges avec pourtant 24% du vote populaire.

Le Libre



ECHANGE

M. Pierre Elliott Trudeau a réitéré sa confiance dans le système du libre-échange et souligné l'importance de pratiquer des prix concurrentiels pour nos produits exportables.

Jusqu'à ce que le président Nixon mette le holà sur les importations étrangères, tout allait bien dans le meilleur des mondes: les Américains investissaient au Canada - ils étaient à peu près les seuls d'ailleurs - ils achetaient nos matières premières, ils nous les revendaient sous forme de produits manufacturés, nous leur vendions ce que nous pouvions, à peu près les trois quarts de nos produits exportables, le reste était vendu à la G. B. et aux pays membres du Commonwealth. Tout alla bien jusqu'à ce que M. Nixon déclare que ça n'allait plus du tout. Le Canada se retrouva dans le même panier que tous les pays étrangers, à la seule différence que pour l'économie canadienne, c'est une situation plus critique encore

Nous avons mis tous nos oeufs dans le même panier. L'entrée de la G.B. dans le Marché commun ajoute encore à nos tourments économiques, notre plus gros acheteur après les Etats-Unis va nous lâcher lui aussi.

Lors de la dernière réunion des pays du Commonwealth à Singapour, les pays membres avaient invité le Canada à regarder un peu plus vers l'Europe pour élargir sa clientèle. Ils n'avaient pas tort; les mesures économiques américaines et l'entrée de la G.B. dans le Marché commun allaient leur donner raison.

L'Europe des 6, qui sera bientôt l'Europe des 10 quand le Marché commun aura accepté définitivement quatre nouveaux membres: la Grande Bretagne, l'Irlande, le Danemark et la Norvège, comptera 260,000,000 habitants.. Elle va déclasser les Etats-Unis sur bien des points: production de l'acier, des automobiles, de l'électricité sans compter la vente des armes. Voilà une clientèle qui ne demande qu'à acheter à condition que nos prix soient abordables.

Ce serait mieux que d'attendre un miracle américain ou la bonne volonté des Chinois pour faire marcher notre économie.

LA

BOUTIQUE ROBERT

Le Roi Des Habits

Vestons d'hiver - Paletots
CUIR-SUÈDE-MOUTON-TWEED

Complets réguliers

se vendant jusqu'à \$110.00

\$59.95

MISE DE CÔTÉ

1314 Lasalle

CRÉDIT

(en bas)

IMMEDIAT

TÉLÉPHONE

CHARGEX

566-1388

RED ACTION

Rédaction à Réaction! Pourquoi ce mot donne-t-il la frousse à tout le monde? Disons qu'il signifie jusqu'à maintenant du moins, travail surchargé, grattage de cerveau, épuisement d'énergies, imagination drainée, études négligées, supplications renouvelées pour articles, composition de ces mêmes articles, et enfin, découragement écoeurément et ... "merde, J'ai mon voyage". Toutes les équipes depuis septembre ont fait face à ces problèmes.

Ne parlons pas des Canadiens français apathiques et indifférents: ce n'est pas une révélation! Cessons de pleurer sur notre sort et de développer ce maudit complexe d'infériorité qui fait trop souvent de nous des gens à se faire taper sur la tête. Et il s'agit ici de la section francophone de la Laurentienne.

Réaction se propose de travailler en équipe et d'y aller ensemble encore une fois. Que ce soit fini les groupes de deux ou trois qui se fendent en quatre pour se faire critiquer. Vous avez quelque chose à dire? Dites-le. Vous êtes sceptiques? Taisez-vous... Le mot d'ordre est "collaboration".

Il faut maintenant passer à l'action



La F.L.E.F.
vous attend...
pensez-y...

